

LA GUERRE CIVILE EN SYRIE ET AUTRES PROBLÈMES D'ACTUALITÉ

Tontcho KARABOULKOV

La guerre civile en Syrie qui dure depuis plus de deux ans et demi a des répercussions dans le monde entier. Une partie des États de la région sont directement touchés par ces événements, alors que l'Organisation des Nations unies en discute depuis plusieurs semaines sans trouver une solution correspondant tout à fait aux intérêts des grandes puissances. C'est le seul conflit majeur depuis plus de vingt ans qui a fait revenir la situation internationale au point de la guerre froide.

Les raisons des guerres civiles de cette région sont bien connues, toujours les mêmes : régimes de dictature qui durent et qui ont supprimé toutes libertés et les droits de leurs peuples, une démographie forte et une situation économique plus que précaire. Ajoutons les luttes fratricides religieuses locales qui ensanglantent et qui sont restées toujours les mêmes ainsi que la crise mondiale qui perdure depuis plusieurs années. Conséquence : une forte migration des populations, des jeunes avant tout, vers les pays d'Europe où elles espèrent trouver du travail et une vie moins dure et plus stable. Alors que l'Europe elle-même a ses propres problèmes et qu'elle n'est plus en mesure de répondre aux attentes des dizaines de milliers de fugitifs qui risquent leur vie au cours de traversées de frontières semées d'embûches et d'inconnu.

Le soudain réveil sur le plan international de la Russie et sa volonté, au début du moins, de vouloir à tout prix défendre Bachar el-Assad a surpris plus d'un. Il est vrai que la défunte Union Soviétique avait toujours cherché à prendre position dans cette partie du monde, or ses succès n'ont été qu'éphémères. L'équipe dirigeante actuelle russe estime sans doute qu'il était temps de réactiver les ambitions mondiales du pays et de sortir de l'état amorphe où la disparition de l'ancien régime l'avait plongé sans pitié.

On a l'impression ainsi que la guerre civile en Syrie a touché plus le monde entier que les guerres civiles et les chutes des régimes de dictature dans les pays voisins de la région. L'utilisation des armes chimiques par le régime syrien fut le comble qui a abouti au réveil de l'Organisation des Nations Unies et de ses discussions. De plus, la ferme volonté de la France manifestée au début d'intervenir dans le conflit avait également contribué aux discussions internationales qui se prolongent.

Et même si elle est loin du champ de bataille et qu'elle n'a pas de frontière commune avec la Syrie, la Bulgarie aussi ressent en quelque sorte les conséquences de ces événements. Les groupes compacts de réfugiés politiques syriens qui traversent la Turquie et qui demandent l'asile en Bulgarie en espérant aller plus loin, posent de sérieux problèmes aux autorités bulgares. Problèmes d'installation et coût du séjour des fugitifs, scolarisation des

enfants, cohabitation avec la population locale... Ces problèmes imposent aussi une grande souplesse dans les décisions et une politique adroite dans un esprit de solidarité internationale.

Le monde de jadis avec ses frontières cloisonnées, fermées à l'aide de cadenas perfectionnés est révolu à jamais ; il est impensable de revenir en arrière. La globalisation affermie rapidement n'a pas laissé le temps à l'humanité de s'y préparer et de faire face. Des évolutions qui demandaient autrefois des décennies et des siècles se produisent de nos jours en l'espace d'une génération, ou deux à peine. Et le plus souvent sans violence, on peut dire avec l'accord de tout le monde.

La Bulgarie a eu également "l'honneur" d'être citée dans des déclarations officielles gouvernementales dont elle ne s'attendait pas. Pour s'entendre dire qu'il ne faut pas espérer entrer tout de suite dans l'espace Schengen ! Un autre fait a attiré également l'attention des observateurs politiques : l'expulsion des Roms de France. Cette fois encore le nom de la Bulgarie fut largement cité dans des déclarations officielles gouvernementales. Car il se trouve que ces Roms que les Bulgares appellent tziganes, sont venus surtout de Bulgarie et de Roumanie, et que certains parmi eux avaient déjà fait plusieurs voyages aller-retour.

Il est évident que la vie moderne ne permet plus le nomadisme de jadis. En Europe, où l'on a en principe le droit de se déplacer d'un pays à l'autre et de s'y installer, le citoyen a non seulement des droits, mais aussi des obligations. La première de ces obligations est d'avoir un logement et un travail qui lui assurerait les moyens d'existence. L'État ne peut pas pourvoir aux besoins de celui qui est apte à travailler et qui ne cherche pas de travail. Car l'État a assez à faire avec ses autres devoirs : soigner les malades et assurer l'existence des hôpitaux, entretenir les écoles, les routes et faire face aux accidents de toute sorte. Le citoyen a des droits, certes, mais il a aussi des devoirs, ces devoirs concernent tout le monde.

Aujourd'hui, nous avons plus de confort et de commodités que nos parents et nos grands-parents. Or nous vivons dans une société de plus en plus fragmentée où les activités de base d'autrefois - l'agriculture et les usines du début de l'industrialisation ont disparu, la vie s'est transformée. Ce qui oblige le citoyen contemporain à plus de mobilité et d'initiative. L'homme d'aujourd'hui doit parfois changer plusieurs fois son lieu de travail et la nature de ses activités avant d'arriver à l'âge de la retraite.

Espérons seulement qu'il saura s'y habituer sans trop souffrir. De toute façon il n'a pas le choix, s'il désire avoir une vie un tant soit peu correcte et digne de lui.

PERSONNALITÉS POLITIQUES QUI ONT CONTRIBUÉ À L'HISTOIRE DU XX^e SIÈCLE - WINSTON CHURCHILL (1874-1956)

Winston Churchill est né le 30 novembre 1874 dans le cadre prestigieux du château de Blenheim, un univers alliant tout à la fois la richesse, le pouvoir et le prestige de la vieille aristocratie. Du côté paternel comme du côté maternel, l'enfant appartient au haut rang des privilégiés, tant par le nom que par la fortune. Son père lord Randolph Churchill, second fils de John Spencer-Churchill qui était le 7^e duc de Marlborough, fut une personnalité brillante pour laquelle Winston éprouva durant toute sa vie une admiration sans bornes. Le père a connu un destin météorique et tragique. Doué, raffiné et plein de charme, doté d'une vive intelligence, bon orateur, il avait paru promis aux plus hautes destinées et son but non caché avait été de prendre la tête du parti conservateur. Vers 1885-1886, il a réussi à se hisser au premier rang des hommes politiques avec une popularité au zénith. Consécration éclatante : lord Salisbury lui confie le poste de chancelier de l'Échiquier dans son gouvernement après le succès aux élections de 1886. Affaibli par la maladie – il souffrait depuis des années de la syphilis – il ruine sa carrière politique en démissionnant de son poste. Il passe ses dernières années en mondanités et voyages à l'étranger, sans trop s'occuper de son fils Winston, et meurt le 24 janvier 1895 à l'âge de quarante-cinq ans. Pendant l'été 1873, il avait rencontré aux régates royales de l'île de Wight une héritière américaine d'une grande beauté, Jennie Jerome, âgée de dix-neuf ans. Ce fut le coup de foudre, et le mariage, décidé sur le champ, eut lieu le 15 avril 1874 à la chapelle de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris où habitait alors la mariée. Jennie avait passé son adolescence à Paris où sa mère, séparée de son mari, l'avait emmenée vivre de 1867 à 1873. Elle avait une excellente culture française et avait approché la cour impériale. Sitôt mariée, elle s'est jetée dans la vie mondaine de plaisirs et de fêtes, habituelle pour la haute société. Au bout de quelques années, les deux époux avaient choisi de vivre séparés. Dotée d'une forte personnalité, très intelligente et pleine d'esprit, Jennie était respectée et influente dans la haute société britannique et au sein de la classe politique. Le cercle d'admirateurs autour de la jolie et attirante lady Randolph n'avait pas cessé de s'étoffer au fil des années. Une grande incertitude demeure sur la véritable identité du géniteur du second fils de lady Randolph, né en 1880. Ce frère, John Strange Churchill appelé Jack, fut toujours entouré d'une grande affection par Winston. Il mena une carrière sans histoire d'agent de change dans l'ombre de son aîné, dont il était très fier. Fragile du cœur, il décéda en 1947. Jennie se remaria encore à deux reprises, en 1900 pour se séparer de son mari en 1912 et en 1918 pour une troisième fois. Elle avait peu de temps pour s'occuper du jeune Winston, ce dont il a beaucoup souffert. Cependant, lui a toujours été passionnément attaché à sa mère et a fini par développer avec elle une véritable complicité au temps de sa jeunesse. Quand le destin de cette femme brillante et frivole de la Belle Époque s'acheva en 1921, il la pleura sincèrement.

A l'âge de sept ans, Winston commence la vie scolaire en pension dans un établissement très huppé. Il passe de quatorze à dix-huit ans dans Harrow, une des plus célèbres écoles privées (*public schools*) d'Angleterre et rivale d'Eton, sans s'intégrer complètement au milieu, turbulent et batailleur avec des résultats médiocres malgré ses dons. Le 28 juin 1893, Winston est admis au Royal Military College de Sandhurst (le Saint-Cyr britannique) comme cadet de cavalerie où il passe un peu plus d'une année, de septembre 1893 à décembre 1894. Ses matières fortes sont l'histoire et le français qu'il avait commencé à apprendre tout jeune. Dans ce milieu très privilégié de futurs officiers de Sa Majesté, il se sent à l'aise et sort sous-lieutenant le 20 février 1895, 20^{ème} des 130 élèves. Il a l'ambition d'entrer en politique et de réussir là où son père avait échoué, c'est sans enthousiasme qu'il apprend que son régiment sera transféré en Inde pour prendre en octobre 1896 ses quartiers à Bangalore. Disposant là-bas de son temps, Winston commence à lire et à se cultiver. À la faveur d'une longue permission et pour échapper à la monotonie de la vie de garnison, il part se battre dans les rangs de l'armée espagnole à Cuba où une rébellion avait éclaté contre la domination espagnole. En même temps il inaugure sa carrière de journaliste en racontant les événements dans le *Daily Graphic*.

Pendant l'été 1897, Churchill apprend que des troubles viennent d'éclater à la frontière sud-ouest de l'Inde, dans la région de haute montagne à la croisée des empires britannique, russe et chinois. Il se fait affecter immédiatement au corps expéditionnaire chargé de mener les opérations en Malakand, des vallées aux confins de l'Inde et de l'Afghanistan (aujourd'hui au Pakistan) à proximité de la célèbre passe de Khyber. Churchill n'y participe pas comme officier, mais comme correspondant de guerre sous contrat avec le *Daily Telegraph*. Le livre qu'il écrit "The Story of the Malakand Field Force" bénéficie d'une critique flatteuse. Depuis 1896, une expédition anglo-égyptienne, partie d'Égypte avançait vers le Sud sous le commandement du général Kitchener pour reconquérir le Soudan occupé par les derviches, avec pour objectif de devancer les Français aux sources du Nil. Churchill gagne Le Caire pour rejoindre en août l'armée de Kitchener sur le Nil d'où il envoie ses dépêches au *Morning Post*.

Il démissionne de l'armée le 3 mai 1899, en vue d'entamer une carrière politique. Il fait son entrée à Westminster à l'âge de 25 ans comme député conservateur d'Oldham, une ville ouvrière du Lancashire. L'ouverture du Parlement a lieu le 14 février 1901, retardée par la mort de la reine Victoria le 22 janvier. Churchill quitte les bancs conservateurs pour siéger dorénavant sur ceux des libéraux. En 1905, Il fait partie du gouvernement de Campbell-Bannerman et occupe des postes de premier plan du 12 décembre 1905 au 25 novembre 1915 : sous-secrétaire d'État aux Colonies de décembre 1905 à avril 1908, il est président du Board of Trade d'avril 1908 à

février 1910, ministre de l'Intérieur de février 1910 à octobre 1911, Premier lord de l'Amirauté d'octobre 1911 à mai 1915. Ce sont des années de réussite jusqu'à ce qu'éclate la guerre.

En 1908, il tombe amoureux d'une jeune fille, Clémentine (Clème) Hozier. Elle est très belle, sérieuse, intelligente, cultivée et en même temps sociable et agréable. Le mariage a lieu le 12 septembre 1908. Ils ont eu cinq enfants : Diana (1909), Randolph (1911), Sarah (1914), Marigold (1918) – elle ne vivra que deux ans et demi, emportée en 1921 par une septicémie – et Mary (1922). Le couple de Churchill, avec sa solidarité de roc, est exemplaire. Toute sa vie il est un mari fidèle et rempli d'une indéniable affection pour sa femme et sa famille.

Aussitôt le Royaume-Uni en guerre (1914), l'habituel activisme de Churchill se transforme en fièvre de combat. Comme Premier lord de l'Amirauté, c'est lui qui conduit la guerre sur mer et agit avec succès en chef suprême sur les opérations. Un autre succès, c'est le développement des services secrets et le décryptage des messages émis par l'adversaire ou Sigint (*SIG*nals *INT*elligence). L'opération des Dardanelles pour s'emparer de Constantinople est étudiée dès l'automne 1914 : Churchill impose une attaque uniquement navale par les détroits qui débute le 18 mars 1915. Une puissante escadre anglo-française aborde les Dardanelles, pénètre dans les détroits, réduit presque au silence les défenses ottomanes, mais tombe sur un champ de mines. Il s'ensuit un désastre : les gros navires sautent les uns après les autres. Au total, le coût du drame est considérable : du seul côté allié, il s'élève à 250 000 morts, disparus, blessés ou malades. L'action de Churchill échoue, il quitte l'Amirauté, se retrouve très seul, abandonné de tous. Au mois d'octobre 1915, il traverse la plus forte dépression de son existence. Et c'est alors qu'il découvre la peinture qui devient pour lui un passe-temps consolateur qui l'accompagne jusqu'à son extrême vieillesse.

En novembre 1915, Churchill embarque pour la France afin de rejoindre son régiment stationné à Saint-Omer. La centaine de jours passés en Flandre l'a profondément marqué. Après une brève période de formation, le bataillon monte en ligne vers la fin de janvier 1916 dans un coin de la Belgique resté aux mains des Alliés. Chaque jour, le colonel Churchill inspecte le secteur, s'assure des défenses, veille au bon état des sacs de sable car l'artillerie allemande ne chôme guère et, les nuits il patrouille dans les tranchées. Son autorité s'impose d'emblée. Le 9 mars, Churchill est de retour à Londres où il est très isolé car il continue à être exclu du pouvoir. Les choses changent en juillet 1917. Lloyd George lui offre de prendre en charge le ministère des Munitions. Il plonge immédiatement dans ses nouvelles fonctions, mais garde en permanence un œil attentif sur la conduite de la guerre. Il passe un certain temps en France, soit à Paris, soit sur le front, voit Foch et Clémentine et accompagne ce dernier en première ligne dans l'inspection des défenses alliées. Il assiste à une grande attaque de chars qui enfoncent le front ennemi. La victoire tant attendue est en vue. Il raconte dans "The World Crisis" comment il a écouté de la fenêtre de son ministère donnant sur Trafalgar Square le carillon du Big Ben sonner à la signature de l'armistice, aussitôt relayé par les cloches de toutes les

églises de Londres.

Maintenant que les armes se sont tues et que la paix est en vue, l'urgence est de procéder à des élections puisque les dernières remontent à 1910. Churchill connaît une réélection brillante à Dundee. Pendant plus de deux ans, du 10 janvier 1919 au 13 janvier 1921, il cumule les ministères de la Guerre et de l'Air. Du 1^{er} avril 1921 au 19 octobre 1922, il est ministre des Colonies. Pourtant, il consacre le plus clair de son temps et de son énergie au bolchévisme en Russie et aux troubles en Irlande. Adversaire implacable du bolchevisme, il utilise toute sa rhétorique pour en dénoncer les méfaits, notamment le désastre humain qui en découle et traite Lénine de « monstre rampant sur une pyramide de crânes ». Son autre sujet est l'Irlande, divisée en décembre 1921 en l'État libre d'Irlande et l'Irlande du Nord, cette dernière restant une partie intégrante du Royaume-Uni, ainsi que le cycle de violences sans issue qui s'y déroule. Pendant les 20 mois où il détient le portefeuille des Colonies, l'Empire atteint son étendue maximale, surtout dans le Moyen-Orient, la Palestine et la Mésopotamie en cherchant à balayer le plus possible les ambitions françaises.

La chute de Lloyd George et de la coalition à l'automne 1922 évince aussi Churchill du pouvoir. Il décide alors, après avoir fêté le 30 novembre son 48^e anniversaire, de partir six mois dans le Midi de la France pour se consacrer à la peinture et à l'écriture dans le beau cadre de la villa "Rêve d'or" aux environs de Cannes. Le premier volume "The World Crisis" paraît en avril 1923, le second en octobre, suscitant louanges et polémiques. Personnellement, les mois passés sur la Côte d'Azur sont les plus discrets de son existence. La chance lui sourit de nouveau en 1924. Candidat constitutionnaliste et conservateur, il est élu haut la main à Epping dans le comté d'Essex aux législatives du 29 octobre. Il se voit proposer le poste ministériel le plus élevé, chancelier de l'Échiquier dans le cabinet du Premier ministre Baldwin. Nommé officiellement le 6 novembre 1924, il s'installe le jour même au N° 11 Downing Street. En 1924-1925, la situation économique britannique fait face à des problèmes redoutables : d'une part la crise des industries traditionnelles – charbon, textile et construction navale ; d'autre part, la concurrence sur les marchés extérieurs de nouveaux venus tels que les États-Unis et le Japon. Churchill commence des actions rapides et lors de la présentation de son premier budget, le 28 avril 1925, il annonce le retour de l'étalon-or et la réévaluation de la livre. En 1925-1926, l'un des premiers effets de cet étalon-or est d'aggraver la crise chronique de l'industrie charbonnière. Le conflit des mineurs débute le 1^{er} mai 1926, suivi par la grève générale de solidarité décidée par le Trade-Union Congress (TUC). Churchill trouve rapidement la solution par la conciliation. Cet épisode vient conforter dans le milieu politique son image d'homme politique efficace et habile.

Au déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, il est de nouveau nommé Premier lord de l'Amirauté. Après la démission de Neville Chamberlain le 10 mai 1940, il devient Premier ministre, et il organise les forces armées britanniques, soutient le moral de la population et conduit le pays à la victoire contre les puissances de l'Axe. Ses actes, discours et paroles frappants marquent les peuples

et les forces alliées et en font une figure majeure de cette période. Tout au long des années de guerre, Churchill ne cesse de déployer une activité débordante : entretiens au sommet, réunions du cabinet de guerre et de comités civils ou militaires, échanges d'information et envois d'instruction, discours, voyages à travers la Grande-Bretagne, sur les fronts et dans le monde - à Washington, au Caire, à Moscou, à Casablanca, à Alger. Le sentiment d'être l'homme du destin le soutient. Certes, il y a des moments d'abattement, mais dans l'ensemble le Premier ministre étonne par son allant, son dynamisme, son énergie sans bornes.

L'année 1943 est appelée l'année-tournant par les Russes, non sans raison. Pour sa part, Churchill formule ainsi le renversement de la fortune des armes, en se référant à la seconde bataille d'El-Alamein de fin octobre-début novembre 1942 : « Avant El-Alamein nous n'avions pas remporté de victoires. Après El-Alamein, nous n'avons pas connu de défaite ». Depuis le milieu de 1943, l'idée de conférences des Alliés au sommet est dans l'air. La première entre Roosevelt, Tchang Kai-shek et Churchill sur la guerre dans le Pacifique a lieu au Caire du 23 au 26 novembre 1943, suivie immédiatement par celle de Téhéran entre Roosevelt, Churchill et Staline, du 28 novembre au 1^{er} décembre : un débarquement sur le littoral français de la Manche est convenu pour mai 1944, complété par un autre sur les côtes de la Provence. Les deux ont lieu aux époques prévues. Et les Alliés volent de victoire en victoire, malgré la forte résistance allemande. C'est à la conférence de Téhéran qu'il prend conscience que le Royaume-Uni n'est plus ce qu'il avait été avant la guerre. Il écrit à sa proche amie Helen Violet Bonham Carter : « J'étais là assis avec le grand ours russe à ma gauche, et à ma droite le gros buffle américain. Entre les deux se tenait le pauvre petit bourricot anglais ».

Au cours de l'été et de l'automne 1944, Churchill n'arrête pas de se déplacer afin d'être présent sur tous les points névralgiques du conflit. Il se rend à Moscou, entre le 9 et le 19 octobre 1944, pour discuter directement avec Staline des affaires en cours. C'est le premier soir que s'est passé, à l'initiative de Churchill, l'épisode le plus important : le partage en zones d'influence de l'Europe Centrale et Balkanique. Dans un tête-à-tête resté célèbre, il glisse à Staline un petit papier sur lequel il a griffonné des chiffres et des propositions (ce qu'il appellera plus tard "le vilain document") : 1/Roumanie : 90 % URSS ; 2/Grèce : 90 % Grande-Bretagne ; 3/Yougoslavie : 50 % -50 % ; 4/Hongrie : 50 %-50 % ; Bulgarie : 90 % URSS. Aussitôt Staline se saisit du papier et marque au crayon bleu son accord. Ainsi, le sort de la moitié de l'Europe est scellé pour un demi-siècle par un acte de *real politique* d'un cynisme mémorable, le tout en l'espace de quelques minutes. Cet accord est confirmé à la conférence de Yalta du 4 au 11 février 1945 entre Churchill, Roosevelt et Staline ; conférence résumée en une formule lapidaire : « gastronomiquement plaisante, socialement réussie, militairement sans utilité, politiquement très déprimante ».

Entretiens, Churchill vient à Paris et descend le 11 novembre 1944 les Champs Élysées aux côtés du Général de Gaulle, les deux follement acclamés par la foule. Le 8 mai 1945 survient la capitulation de l'Allemagne et la

victoire en Europe tant attendue. Les 90 % d'influence soviétique convenus pour la Bulgarie sont utilisés par le représentant soviétique dans la commission alliée de contrôle à Sofia pour donner tout seul des ordres au gouvernement bulgare. Les États-Unis et l'Angleterre tentent d'utiliser leurs 10 % afin de pousser la démocratie et de défendre l'opposition sans affronter l'Union Soviétique. Jusqu'à la fin de 1945, les États-Unis arguent de l'obligation de décisions conjointes des trois pays pour toute intervention alliée dans la situation intérieure de la Bulgarie. Mais, les décisions de Yalta constituent un obstacle au renforcement de l'influence des Alliés occidentaux sur les pays de la sphère soviétique. L'Union Soviétique utilise son droit de veto pour bloquer toute tentative d'intervention de la part de ses alliés d'hier occidentaux. Ces derniers ne cherchent pas la confrontation sur les problèmes bulgares qui ne représentent qu'une petite partie de leurs intérêts globaux. Quand ils interviennent en faveur de certaines modifications démocratiques en Bulgarie comme, par exemple, à la conférence de Potsdam sur le retard des élections législatives en Bulgarie en août 1945 ou, plus tard, pour la constitution du gouvernement en 1946, ils le font aussi pour contrer des actions soviétiques en Italie et en Grèce. L'Union Soviétique soutient le gouvernement du Front de la Patrie, elle reprend les relations diplomatiques avec la Bulgarie le 14 août 1945 et s'oppose durement aux tentatives des États-Unis et de l'Angleterre d'influencer la vie politique bulgare.

Malgré son rôle déterminant dans la Deuxième guerre mondiale, une éclatante victoire travailliste intervient aux élections de juillet 1945 ; Churchill doit quitter son poste au beau milieu de la conférence de Potsdam (17 juillet-2 août 1945) pour être remplacé par Clement Attlee. Les peuples soutiennent les grands hommes d'État dans les moments historiques critiques, ils s'en détournent une fois sortis de l'ornière, au profit de ceux qui leur promettent un avenir radieux. Dès septembre 1945, à la tête d'une équipe encadrée par William Deakin, Churchill se lance à la rédaction de ses "Mémoires de guerre". Le premier volume « The Gathering Storm » de 1948 traite des origines de la guerre. Le succès est phénoménal et mondial. Publiés en un temps record, les cinq autres volumes (le dernier paraît en 1954) sont un monument à la gloire du héros national.

Resté le chef de l'opposition conservatrice, Churchill redevient Premier ministre de 1951 à 1955. À sa mort, le 24 janvier 1965, la reine lui fait l'honneur d'obsèques nationales qui sont l'occasion d'un des plus impressionnants rassemblements d'hommes d'État du monde. De nos jours encore, il reste en tête de la liste des leaders connus et admirés mondialement.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN BULGARIE À L'HEURE DU PROCESSUS DE BOLOGNE

Émile KARAILIEV, Dr d'État ès Sciences Économiques de l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Conseiller principal à la CE, Bruxelles

(III)

(2) Le processus de Bologne - Le Processus de Bologne est un processus de réformes européen qui vise à créer un Espace européen de l'enseignement supérieur. Une déclaration dite Déclaration de Bologne a été signée en 1999 par 29 pays (y compris la Bulgarie) avec l'intention d'atteindre ces objectifs en 2010 ; il s'en est depuis fixé de nouveaux à l'horizon 2020. Aujourd'hui 47 pays sont signataires.

Le Processus de Bologne vise à l'harmonisation des systèmes d'enseignement supérieur des pays participants (les 47 membres du Conseil de l'Europe, dont les 27 États membres de l'Union européenne). Il poursuit trois objectifs principaux :

Faciliter la circulation d'un pays à l'autre au sein de l'Espace européen de l'enseignement supérieur, pour y poursuivre des études ou y travailler ; **renforcer l'attractivité** de l'enseignement supérieur européen afin qu'un grand nombre de personnes originaires de pays non européens viennent également étudier et/ou travailler en Europe ; doter l'Europe d'une assise solide de **connaissances de pointe** de grande qualité, et veiller à ce que l'Europe se développe en tant que communauté pacifique et tolérante.

Le Processus de Bologne ne se fonde pas sur un traité intergouvernemental. Il appartient donc à chaque pays et à sa communauté universitaire de décider en toute liberté d'approuver ou de rejeter ses principes. L'originalité de ce processus tient au fait qu'il est peu structuré et qu'il est dirigé par les 47 pays participants, en coopération avec des organisations internationales. Ces objectifs très ambitieux ne reposent pas uniquement sur le Processus de Bologne. La mise en œuvre de ce Processus n'implique pas que tous les pays européens aient le même système d'enseignement supérieur, mais vise essentiellement à favoriser la **mobilité** des étudiants et universitaires qui souhaitent passer d'un système éducatif à un autre ou d'un pays à un autre. Les réalisations dans le cadre du Processus devraient également contribuer à accroître l'employabilité dans toute l'Europe.

Les grandes étapes du Processus de Bologne. Le Processus a débuté officiellement le 19 juin 1999 avec la signature de la Déclaration de Bologne par 29 pays.

1999 : Bologne. Les pays signataires de la Déclaration de Bologne en 1999 sont : Autriche, Belgique, Bulgarie, République tchèque, Danemark, Estonie, Finlande, France, Allemagne, Grèce, Hongrie, Islande, Irlande, Italie, Lettonie, Lituanie, Luxembourg, Malte, Pays-Bas, Norvège, Pologne, Portugal, Roumanie, Slovaquie, Slovénie, Espagne, Suède, Suisse, Royaume-Uni.

La Déclaration de Bologne s'articule initialement autour de six actions : Un système de grades académiques facilement lisibles et comparables (complément

de l'ECTS (European Credits Transfer System) – le **Système européen de transfert et d'accumulation de crédits** est un système de points développé par l'Union Européenne qui a pour but de faciliter la lecture et la comparaison des programmes d'études des différents pays européens. **ECTS** inclut la mise en œuvre d'un supplément au diplôme afin d'améliorer la transparence ; un système fondé essentiellement sur deux cycles : un premier cycle utile pour le marché du travail d'une durée d'au moins 3 ans et un deuxième cycle (Master) exigeant l'achèvement du premier cycle ; un système d'accumulation et de transfert de crédits du type de l'ECTS utilisé dans le cadre des échanges Socrates-Erasmus ; la mobilité des étudiants, des enseignants et des chercheurs : la suppression de tous les obstacles à la liberté de circulation ; la coopération en matière d'assurance de la qualité ; la dimension européenne de l'enseignement supérieur : multiplier à tous les niveaux les modules, les enseignements et les filières dont le contenu, l'orientation ou l'organisation présente une dimension européenne.

Si la Déclaration de Bologne est l'acte fondateur du Processus, quatre pays (la France, l'Allemagne, l'Italie et le Royaume-Uni) avaient adopté dès 1998 **la Déclaration de la Sorbonne** qui annonçait déjà les principaux objectifs de l'Espace européen de l'enseignement supérieur. Les objectifs définis en 1999 ont ensuite été développés. Un Groupe de suivi de Bologne a été mis en place et il a été décidé que des réunions ministérielles auraient lieu tous les deux ans. La première s'est tenue à Prague en 2001. En parallèle, différents pays ont organisé ce qu'il est convenu d'appeler "séminaires de Bologne" qui traitent divers thèmes importants.

2001 : Prague. À Prague, en mai 2001 de nouveaux pays adhèrent au Processus de Bologne : **la Croatie, Chypre, le Liechtenstein et la Turquie**. Le Sommet de Prague a introduit de plus de nouveaux éléments dans le Processus : l'éducation et la formation tout au long de la vie constituent un élément essentiel de l'Espace européen de l'enseignement supérieur afin de renforcer la compétitivité économique ; l'implication des établissements d'enseignement supérieur et des étudiants dans la construction de l'espace européen de l'enseignement supérieur (EEES) ; la promotion de l'attractivité de l'EEES parmi les étudiants en Europe et dans le reste du monde.

2003 : Berlin. La Conférence ministérielle de Berlin en septembre 2003 a permis l'adhésion de 7 nouveaux pays au Processus de Bologne : **l'Albanie, la Principauté d'Andorre, la Bosnie-Herzégovine, le Saint-Siège, la Russie, la Serbie et l'ex-République yougoslave de Macédoine**. Le nombre total des pays participants était donc passé à 40. La conférence de Berlin intègre les

études doctorales et les synergies entre l'Espace européen de l'enseignement supérieur (EEES) et l'Espace européen de la recherche (EER) dans le processus de Bologne. Les ministres soulignent l'importance de la recherche, de la formation à la recherche et de la promotion de l'interdisciplinarité pour maintenir et améliorer la qualité de l'enseignement supérieur et renforcer sa compétitivité. Ils appellent à une mobilité accrue au niveau doctoral et post-doctoral, et encouragent les établissements concernés à accroître leur coopération dans les domaines des études doctorales et de la formation des jeunes chercheurs.

2005 : Bergen. En mai 2005, lors de la Conférence ministérielle de Bergen 5 nouveaux pays ont été accueillis : **l'Arménie, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, la Moldavie et l'Ukraine**. Cette réunion s'est conclue par : l'adoption d'un cadre global de qualifications pour l'Espace européen de l'enseignement supérieur (EEES) et l'engagement à élaborer des cadres nationaux de qualifications d'ici à 2010 et à avoir commencé cette tâche d'ici à 2007 ; l'adoption des références et lignes d'orientation pour la garantie de la qualité et la demande à des structures associatives comme l'Association européenne des universités ou l'Union des étudiants européens de formuler de nouvelles propositions en ce sens ; l'insistance sur l'importance de la dimension sociale de l'enseignement supérieur et de la mobilité universitaire ; la nécessité d'améliorer l'interaction entre l'EEES et d'autres parties du monde (la "dimension externe") ; la reconnaissance qu'il fallait assurer le développement de l'Espace européen de l'enseignement supérieur au-delà de 2010.

2007 : Londres. La Conférence de Londres en 2007 a accueilli **le Monténégro** dans le Processus de Bologne suite à sa déclaration d'indépendance en 2006. Le nombre total des pays participants au Processus de Bologne passait donc à 46. À Londres, les ministres de l'Enseignement supérieur ont : adopté une stratégie pour le Processus de Bologne dans le contexte global ; pris note du deuxième rapport sur le bilan du Processus de Bologne. Ils ont également avancé sur les sujets suivants : la dimension sociale du Processus de Bologne et la mobilité ; la portabilité des allocations et prêts ; les cadres des qualifications ; le registre européen d'agences chargées de la garantie de la qualité.

2009 : Leuven et Louvain-la-Neuve. Lors de la cinquième conférence de suivi, les 46 États participant au Processus de Bologne ont salué les progrès accomplis tout en constatant que les objectifs ne seraient pas atteints en 2010. De nouvelles priorités ont donc été définies pour la décennie 2010 – 2020 : Tenir davantage compte de la dimension sociale ; Encourager l'apprentissage tout au long de la vie et introduire des procédures de reconnaissance des compétences acquises hors des programmes d'enseignement supérieur ("prior learning") ; Améliorer l'employabilité des diplômés ; Poursuivre la réforme des programmes d'études en s'orientant vers les qualifications à acquérir ("learning outcomes") ; Encourager davantage la mobilité (en 2020, au moins 20 % des diplômés devraient avoir effectué un séjour d'études ou un stage à l'étranger). Les ministres en charge de l'enseignement supérieur ont également décidé que le processus de Bologne serait

dorénavant présidé conjointement par le pays qui assume la présidence du Conseil de l'Union européenne et un pays non membre de l'UE.

2010 : Budapest et Vienne. C'est à l'occasion de cette réunion que les ministres ont lancé l'Espace européen de l'enseignement supérieur. Ils ont également confirmé les engagements pris à Louvain pour la décennie 2010-2020, tout en prenant note d'un besoin plus grand de dialogue entre les parties prenantes. Cela passe notamment par le renforcement du rôle de la communauté éducative et des étudiants concernés au premier chef. Enfin les ministres insistent sur la synergie nécessaire entre Espace européen de l'enseignement supérieur et Espace européen de la recherche.

2012 : Bucarest. Cette Conférence ministérielle - Bucarest, 26 avril 2012 représente un nouvel engagement collectif vers la création d'un Espace européen de l'enseignement supérieur pleinement opérationnel. Les ministres de l'éducation des 47 pays participants au processus de Bologne se sont rencontrés à Bucarest afin d'évaluer les avancées des réformes de l'enseignement supérieur et de fixer les **priorités pour les trois prochaines années**. Ils ont souligné dans leur communiqué l'importance de l'éducation supérieure qui, dans une Europe en pleine crise économique, participe à la croissance et à la création d'emplois. Le communiqué fait ainsi écho à l'agenda de l'UE pour la modernisation de l'éducation supérieure présenté par la Commission européenne en 2011 et renforce les liens entre le processus de Bologne et les politiques communautaires.

À la demande de la Commission, les ministres se sont également engagés à faire de la reconnaissance automatique des diplômes équivalents un objectif à long terme de l'Espace européen de l'enseignement supérieur (E.E.E.S). En effet, les citoyens qui souhaitent poursuivre un enseignement dans un autre État membre continuent de se heurter à d'importants obstacles à la reconnaissance de leurs diplômes, cette question est à elle seule à l'origine de l'essentiel des plaintes reçues par la Commission dans le secteur de l'éducation. Les temps d'attente et la complexité des procédures entravent la mobilité des étudiants et réduisent leurs perspectives de formation.

Mme Androulla Vassiliou, la Commissaire européenne chargée de l'éducation, de la culture, du multilinguisme et de la jeunesse a déclaré à l'issue de la conférence : *"Le fait que nous nous soyons accordés sur le caractère primordial de l'employabilité et de la création d'emplois, ainsi que sur l'importance de l'éducation supérieure dans la dynamique d'innovation et de régénération économique constitue un véritable progrès pour le processus de Bologne. Cela nous aidera à aligner les efforts des 47 pays européens ainsi que ceux du partenariat oriental, sur nos priorités de croissance. De même, la promesse d'aboutir à la reconnaissance automatique des diplômes représente une avancée décisive par rapport à l'ambition du processus de Bologne. Je suis ravie de voir qu'un groupe pionnier de pays s'est constitué pour travailler de conserve à la mise en œuvre d'améliorations concrètes. La Commission s'engage à lui apporter toute l'aide possible pour soutenir ses efforts."*

La mise en œuvre du Processus de Bologne : Aucune entité spécifique (gouvernement, parlement, ou entité européenne) ne supervise le Processus de Bologne. Le Conseil de l'Europe et l'UE jouent un rôle important mais ni l'un ni l'autre ne dirige réellement cette initiative. À l'heure actuelle, seuls les 49 pays signataires de la Convention culturelle européenne du Conseil de l'Europe du 19 décembre 1954 peuvent devenir membres du processus de Bologne, à condition d'en adopter expressément les objectifs et d'expliquer clairement comment ils comptent les mettre en œuvre sur leur propre territoire.

La reconnaissance mutuelle des diplômes. La reconnaissance mutuelle des diplômes est un critère primordial pour la libre circulation des travailleurs dans l'Union Européenne. Les États signataires de la Déclaration de Bologne sont ainsi fortement encouragés à ratifier la Convention du Conseil de l'Europe/UNESCO de Lisbonne sur la reconnaissance des qualifications relatives à l'enseignement supérieur dans la région Europe.

Les 27 États membres de l'Union Européenne ont ratifié cette convention signée le 11 avril 1997. Pourtant, l'éducation reste du domaine de la souveraineté nationale. Ainsi, l'Union Européenne n'a que peu de compétence en matière d'éducation sur son territoire, et la reconnaissance des diplômes est loin d'être effective dans les États membres.

Pour l'Union européenne, le Processus de Bologne est cependant un outil important - l'essentiel sur l'UE pour la réalisation de son objectif : faire de l'Europe *"l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde, capable d'une croissance économique durable accompagnée d'une amélioration quantitative et qualitative de l'emploi et d'une plus grande cohésion sociale"*.

Le suivi du Processus de Bologne. Perspectives : Dans un rapport de septembre 2011 sur la modernisation de l'enseignement supérieur, la Commission Européenne dresse plusieurs objectifs prioritaires de réforme : augmenter le nombre de diplômés ; améliorer

la qualité et la pertinence de l'enseignement supérieur ; offrir aux étudiants de nouvelles possibilités d'acquérir des compétences supplémentaires grâce aux études ou à la formation à l'étranger ; former un plus grand nombre de chercheurs ; renforcer les liens entre l'éducation, la recherche et les entreprises ; veiller à l'efficacité du financement, en conférant plus d'autonomie à la gestion de l'enseignement supérieur.

Les ministres responsables de l'enseignement supérieur dans chaque pays se réunissent tous les deux ans pour prendre des décisions sur l'Espace européen de l'enseignement supérieur (EEES). Entre chaque réunion, le Groupe de suivi de Bologne composé d'un représentant de chaque État participant et des organisations internationales membres, supervise la mise en œuvre du processus, propose des initiatives stratégiques et prépare des recommandations en vue des réunions ministérielles.

Après les réunions, les ministres formulent des recommandations officielles à l'intention de leur pays et, au besoin, recommandent des modifications à leur système d'éducation, par l'entremise de décrets ou de nouveaux projets de loi. La réalisation des objectifs de la Déclaration de Bologne et des décisions et déclarations ministérielles subséquentes incombe aux pays signataires et à leur gouvernement national, à leurs organisations étudiantes, à leurs associations professionnelles et à leurs établissements d'enseignement respectifs. Les ministres européens de l'Éducation se réunissent tous les deux ans pour évaluer les progrès de l'EEES et déterminer les priorités. Comme nous le rappelions plus haut, la dernière rencontre a eu lieu à Bucarest les 26 et 27 avril 2012.

Textes et documents : Déclaration commune des ministres européens de l'éducation - 19 juin 1999 - Bologne – Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche ; Convention culturelle européenne du 19 décembre 1954 - Conseil de l'Europe.

Sites utiles : Bologne pour les néophytes - Conseil de l'Europe.



IL AVAIT RATE LE TITANIC!

René MEISSEL

Ce matin, Georges m'a proposé de l'accompagner à Boukovetz, un petit village à quelques kilomètres au sud de Veliko-Tarnovo, sur les premières pentes du Balkan. C'est là qu'il a une vieille maison qu'il retape peu à peu de ses propres mains ; c'est là aussi qu'il se retire pour travailler à ses traductions quand la masse de travail se fait trop importante. Là, il n'est pas dérangé.

Sur un versant où dominent les friches, des maisons comme disposées en désordre, assez éloignées les unes des autres. Un village qui n'a rien à voir avec les villages des hauteurs provençales et des collines italiennes, ramassés sur eux-mêmes. Avec ses rues au revêtement trop mince raviné ici, troué de nids de poule là, avec ses enclos envahis par d'exubérantes mauvaises herbes, le village a l'air à l'abandon. L'exode rural, certes, est passé par là, accéléré par l'industrialisation et l'urbanisation forcenées de l'époque communiste.

Franchie la porte qui s'ouvre dans le mur de pierres qu'il a redressé et retapé, nous entrons dans une cour pas trop envahie par la végétation, au-delà de laquelle se développe sous les poiriers un tissu luxuriant de bancs de fraisiers et d'herbes folles, le tout d'un vert vigoureux.

Georges me fait entrer. Je n'insisterai pas sur le bric-à-brac qui garnit la salle du rez-de-chaussée et la chambre à l'étage : mélange de désordre propre à une garçonnière et d'entreposage de meubles victimes des transformations de l'appartement familial en ville...

Après avoir ouvert toutes grandes les fenêtres pour aérer, Georges m'explique comment il s'organise quand il vient seul ici pour mener ses tâches épisodiques de bénédictin laïque. Avec le temps, depuis, j'ai oublié bien des détails.

Sauf un.

Dans un cadre de bois noir, sous une vitre empoussiérée, la photographie en noir et blanc d'une douzaine d'hommes : la moitié assise au premier rang sur des chaises, l'autre moitié debout derrière. Avec un bout de chiffon, j'essuie la poussière qui voile la vitre. Des costards, moustachus, bien sanglés dans un costume trois-pièces de couleur sombre ; aux pieds des hommes de la brochette assise, des souliers de ville, bien astiqués. La photo date vraisemblablement du début du XXe siècle. Ces hommes me font penser à mon grand-père paternel, fils de paysan devenu contrôleur des contributions indirectes, que j'ai toujours connu bien droit dans le même costume, même à la retraite. Ou à des parents, plus ou moins éloignés, de la même génération, posant avec fierté dans leur costume de noces à côté d'une jeune épouse dont la coiffure donnait toujours au gamin que j'étais l'impression qu'elle était déjà vieille... Sous verre, dans leur cadre ovale.

En regardant cette douzaine d'hommes à la fière moustache frisée entre le pouce et l'index, à la chevelure drue taillée court, je pense à une promotion d'instituteurs d'avant la guerre de 14. J'ai déjà vu en France ce genre de photo de groupe, et c'est his-

toire de dire quelque chose que je demande : *Qui sont ces types ?*

Georges s'approche : C'est la photo d'un groupe d'hommes du village qui, entre 1905 et 1912, étaient allés travailler sur les chantiers des lignes de chemin de fer aux États-Unis.

Je n'en reviens pas ! Si loin !

Je savais qu'au XIX^{ème} siècle, et encore avant la Deuxième Guerre Mondiale, des paysans bulgares faisaient *gourbet*, c'est-à-dire allaient se louer comme ouvriers agricoles, jardiniers ou tailleurs en Roumanie, Hongrie ou Grèce, quittant le village pendant un an, voire deux, pour gagner un peu d'argent, laissant l'épouse s'occuper de la minuscule exploitation familiale et de ses bêtes. Ce type de migrant temporaire est statufié en bronze devant l'intéressant petit musée de l'agriculture de Lyaskovetz, avec sa double besace à cheval sur l'épaule droite. Il figure même dès le XVII^e siècle dans une fresque du narthex de l'église de la Nativité du Christ à Arbanassi : à droite de la porte qui ouvre sur le naos, un peu au-dessus, le visiteur peut voir un petit bonhomme coiffé d'une sorte de casque colonial comme en portaient les combattants vietminh pendant la guerre d'Indochine, et avec, retombant de chaque côté de l'épaule droite, deux objets quadrillés ayant la forme de gros citrons. Dessin naïf de la coiffure et de la double besace. À Arbanassi, il s'agit, paraît-il, d'un pèlerin orthodoxe allant à Jérusalem (ou en revenant, allez savoir !).

Mais là, de ce coin perdu qu'est encore le village de Boukovetz, qui avait eu l'idée de répondre à des offres d'un emploi aussi rude mais surtout aussi éloigné que celui de poseur de rails dans l'Ouest américain ? Qui était venu les recruter ? (*) Les emmener jusqu'à Southampton pour prendre le bateau qui allait leur faire traverser l'océan, eux qui n'étaient peut-être jamais allés jusqu'à la mer Noire, qui n'étaient peut-être allés au bord du Danube qu'à l'occasion de leur long service militaire ! Et encore !

Et dans quelles conditions ces pauvres bougres faisaient-ils la traversée ?

- Par les paquebots de ligne, me renseigne Georges. Oh ! je m'en doute : pas dans les cabines du pont supérieur !! Il y avait suffisamment de place dans les entrailles du navire pour les cacher aux yeux des riches passagers. N'exagérons pas : il y avait aussi des gens modestes qui faisaient la traversée.

Je regardais ces hommes ainsi alignés. Dignes, fiers. Ils avaient trimé dur outre-Atlantique. Suffisamment pour gagner de quoi agrandir leur lopin de terre et élever un peu plus de bétail. Payer peut-être des études secondaires à leur fils. Ils avaient trimé dur ensemble. Et là, au village, à nouveau ils donnaient l'impression de ne faire qu'un.

- Sais-tu qu'il y en a un qui a raté le Titanic ?...

Georges a interrompu le cours de mes réflexions ou de ma rêverie. *Certains ont embarqué sur le Titanic ?* Évidemment, ils ne sont pas sur la photo, ceux-là. Mais parmi un des contingents qui s'embarquaient vers l'Amérique, il y a eu un Bulgare, trop bavard... ou trop sentimental, qui s'est attardé dans un bar ou auprès d'une dame comme on en rencontre dans les ports... Médisant que je suis ! Peut-être avait-il été retardé parce qu'il a retrouvé, trop tard, le papier indispensable qu'il avait égaré. Il s'est précipité vers le quai pour voir, désespéré j'imagine, le magnifique *Titanic* suivre docilement son remorqueur dans un mugissement intermittent de sirène.



Quelques jours plus tard, il a appris le naufrage du beau navire. Il est tombé à genoux. Il s'est signé longuement. Il a vu dans le verre à finir, ou la main parfumée à lâcher, ou le papier qu'il ne retrouvait pas à temps, une intervention de la Sainte Vierge Mère de Dieu. En était-il digne ? Peut-être. Il ne le savait sûrement pas.

Dans une rue proche du port, il a acheté une grande photographie du *Titanic*, sous son rectangle de verre et dans son cadre de bois noir. Il l'a ramenée à Boukovetz, dans sa pauvre maison et il l'a accrochée dans le *beau coin*, sous l'icône de la Vierge à l'Enfant.

- *Et depuis, la photo du Titanic, me fait savoir Georges, est restée dans l'héritage familial : elle est accrochée dans la salle à manger chez son petit-fils.*

J'aurais bien aimé aller l'y voir... Je me suis contenté de prendre en photo celle de ce groupe de gaillards courageux qui avaient habillé leurs muscles de vêtements bourgeois bien coupés. Je l'ai rendue à Georges. Il a refermé les fenêtres et la porte de sa maison...

**Il y a tout lieu de penser que le recrutement ou l'incitation à l'engagement était l'œuvre de missionnaires américains appartenant à la mission évangélique opérant au nord du Balkan à partir de Varna.*



LE GRAND JARDIN DE SOFIA, DANS LE PASSÉ ET AUJOURD'HUI

Dr Tzveta TODOROVA, Chargée de cours

L'emplacement du grand jardin de Sofia à l'époque ottomane représentait une place immense qui ne servait qu'à la production de pastèques. En 1869, au cours de la visite du gouverneur du vilayet (mot turc tiré de l'arabe : province) du Danube Midhat pacha, un petit jardin est aménagé devant le konak (résidence, palais d'un haut fonctionnaire). Après la Libération de la Bulgarie, l'endroit est transformé en centre de la vie publique de la capitale.



Le jardin Alexandre

Sur le futur jardin nous puisons aujourd'hui des renseignements dans les récits des voyageurs de cette époque, comme Ami Boué, Dick de Lonlay, Constantin Iretchek, An. Ichirkov et bien d'autres. On prétend aussi que devant le konak il y avait deux jardins. Lorsqu'en 1854 le célèbre savant et voyageur Ami Boué rendit visite au pacha de Sofia, il décrit de la façon suivante l'espace devant le konak : « Il y avait devant sur la petite place un jardin aménagé traversé par un ruisseau avec quelques arbres plantés sur les bords, à côté du jardin se trouvait un endroit réduit aménagé où on pouvait s'asseoir. L'arrosage se faisait à l'aide d'une roue en bois. Le pacha m'a montré à cette occasion le modèle anglais d'une pompe d'arrosage dont il avait demandé de lui faire une copie dans son atelier de ferronnerie à Samokov ». En deux mots, avant la Libération il n'existait encore que des timides tentatives de formation d'un jardin à cet emplacement, sur les rares photos conservées de l'époque on aperçoit une partie du jardin, créé surtout pour le plaisir du chef ottoman.

Dans ses écrits de janvier 1878, comme correspondant militaire au cours de la guerre de Libération, Dick de Lonlay (il était né en 1846 à Saint-Malo, en France, militaire de carrière il servit dans l'armée française jusqu'au grade de colonel, commandant d'un régiment), de Lonlay rappelle donc qu'à cet endroit il avait vu un véri-

table jardin alpin couvert de gazon, avec des arbres et de petites fontaines devant le konak. Sur la base de ses souvenirs du pays Dick de Lonlay avait publié plus tard un livre intitulé *À travers la Bulgarie*.

De son côté, l'écrivain Hr. Brăzitzov ajoute qu'à l'occasion des cérémonies pour la proclamation de la constitution accordée par le sultan Abdul Hamid II à la fin de 1876, le jardin de la ville avait été décoré de lanternes en papier bigarré qui rappelaient les robes-pantalons des femmes tziganes.

Le plus ancien jardin de Sofia, celui qui se trouvait devant le konak portait plus tard le nom d'Alexandre, en l'honneur à l'empereur russe Alexandre II. Il avait été inauguré le 4 avril 1878. Après la libération le tchèque Adolf Kolar avait été nommé comme premier architecte de Sofia. Et c'est lui qui avait décidé de faire entourer le jardin, d'une surface de 20 000 m², par une clôture basse, plus tard on avait ajouté 32 points d'éclairage.

Avec le temps le jardin se modernise, la terre est nivelée et aménagée. Iretchek note que le jardin abondait en cerisiers, en saules et en peupliers, et qu'il offrait une riche végétation. Il se modernise très vite. Le suisse Daniel Nef est nommé jardinier, on souligne qu'à la fin du XIX^e siècle le jardin prenait une image tout à fait européenne. Après la mort de Nef d'autres jardiniers seront nommés, aussi bien à Sofia que dans les grandes villes bulgares.

Pendant plusieurs années, les habitants de Sofia avaient pris l'habitude de se donner rendez-vous dans ce jardin, des politiciens s'y rencontraient aussi pour mener des conversations sur les affaires du pays. Parfois même, on avait la chance de voir le prince Alexandre Batenberg, certains osaient s'approcher de lui pour s'incliner ou faire une croix comme devant une icône.

Malgré tous les efforts, longtemps durant ce jardin avait gardé un mélange de restes d'orientalisme et de modernisme. C'est ici aussi, devant une partie du Théâtre national d'aujourd'hui que se trouvait la caserne des pompiers – un terme bien prétentieux pour les modestes possibilités des responsables de la capitale d'assurer un service de lutte efficace contre les incendies éventuels qui pouvaient éclater.

Les années passent, le célèbre homme politique bulgare Dimitar Petkov est nommé maire de Sofia. Il a fait beaucoup pour donner une image tout à fait moderne à la capitale. Et ce n'était guère facile – il fallait détruire les vieilles maisons et en construire d'autres à la place, élargir et réparer les rues, assurer l'éclairage. Dans le jardin étaient installées des statues de personnages antiques, l'orchestre militaire créait une ambiance agréable et vivante. Beaucoup des habitants de la ville n'y venaient ici que pour entendre justement la musique. De plus, dans le jardin étaient organisées des compéti-

tions sportives et de lutte, de vélo. On avait la possibilité et le plaisir d'entendre le célèbre phonographe d'Edison, l'ancêtre du gramophone. Bien entendu, la presse en parlait abondamment, dans ses pages on pouvait lire des articles et voir des caricatures et des desseins d'hommes et de femmes en train de danser.



Le phonographe d'Edison

Dans la partie sud du jardin se trouvait le casino (début du XX^e siècle) où les gens aisés pouvaient se permettre d'aller déjeuner ou de dîner dans le restaurant, ou encore donner rendez-vous à des amis dans le café. On organisait dans ces salles des réunions et des rencontres à l'occasion d'un événement culturel, ou autre. C'est ici que fut présenté en 1929 le premier concours pour l'élection de la future miss *Bulgaria*. Le casino fut détruit pendant les bombardements au cours de la Deuxième guerre mondiale, il fut reconstruit rapidement en 1949, et il est devenu aujourd'hui la Galerie d'art de Sofia.



Le casino d'autrefois

En 1917 est montée la fontaine en marbre œuvre d'un maître inconnu ottoman de 1577, au temps du règne du sultan Selim II. C'était l'époque du grand architecte Sinan qui, entre autres, avait construit la mosquée d'Edirné. La fontaine frappe par sa composition et par le talent et la connaissance de la technique de travailler le marbre et de le décorer. En 1937, la clôture du jardin et la fontaine furent supprimées. Au cours des années '40 sont ajoutées d'autres fontaines, un jet d'eau aussi, des fleurs et des arbrisseaux. Bien à proximité se trouvaient plusieurs cinémas, un marché de la mode, ainsi que le Théâtre national. Pour se promener, les jeunes mères avec leurs petits bébés préféraient la partie nord du jardin. Avant la Deuxième guerre mondiale le jardin était devenu le centre de nombreuses rencontres publiques de danses et autres festivités.

En 1949 avait eu lieu la grande reconstruction de Sofia touchée gravement par les bombardements de la guerre. On décida alors de couper le lien entre le palais royal et le jardin, la clôture du palais fut supprimée et sur la place on construisit le mausolée ou fut gardée pendant plusieurs dizaines d'années la momie de Guéorgui Dimitrov, considéré comme le héros national bulgare. Plus tard, après la chute du communisme le mausolée fut détruit et la place a pris une autre image. Le problème se pose aujourd'hui, peut-être, de savoir comment rendre cette place plus attrayante - ne pas la laisser uniquement à l'usage du parking à voitures, comme c'est le cas actuellement.

En 1975-1978, sur un projet de l'architecte Atanas Agoura fut présenté un nouveau plan de la partie devant le Théâtre national d'aujourd'hui et le lien avec le jardin. L'ancienne fontaine de fonte fut remplacée par des fontaines en formes modernes, la figure de la *Sportive* de Guéorgui Tchapkanov, retrouvée par hasard par l'architecte dans un dépôt, était venue par la même occasion s'ajouter aux monuments du jardin.

De nos jours, le jardin a pris un caractère beaucoup plus populaire. Bien souvent on peut voir ici, assis sur les bancs publics, des hommes jouer aux échecs ou à d'autres jeux intéressants.

=====

D'autres livres utilisés :

- *) P. Mirtchev – Livre sur Sofia (en bulgare) – Événements, souvenirs – Sofia, 1979 ;**
- *) Hristo Brazitzov – Sofia raconte (en bulgare), 1979 ;**
- *) Guéorgui Kanazirski – Vérine (Sofia d'il y a cent ans) – (en bulgare) ;**
- *) A. Manedjikova...**

LE TOURISME DU SEL EN BULGARIE

Bratoy KOPRINAROV, Tchavdar KARABADJAKOV

Dans le monde contemporain, le lien entre la globalisation et le tourisme est indestructible. D'après certains spécialistes du problème, on peut dire que le tourisme international est « l'expression la plus voyante de la globalisation »⁽¹⁾ - (Reisenger 2009)⁽⁸⁾. L'influence sur le tourisme est étudiée sur plusieurs niveaux, l'un de ses aspects à peine pris en compte concerne les évolutions dans la vie de l'homme contemporain qui provoque « sa volonté de faire du tourisme ».

Les changements globaux dans *la volonté du tourisme* évoqués dans notre brève étude s'attachent à l'un des tourisimes les plus exotiques du monde, celui *du sel*, qui n'est développé que dans très peu de pays. Au cours d'un « tourisme du sel », le touriste assiste à des attractions et reçoit des services médicaux se rapportant à l'exploitation de certains gisements du sel. En ce qui concerne le tourisme du sel en Bulgarie, il est concentré surtout dans la ville de Pomorié, au bord de la mer Noire.

La ville de Pomorié (de son ancien nom : Anhialo) est parmi les plus anciennes, non seulement en Bulgarie, mais également dans toute l'Europe Orientale. Elle fut fondée au Ve siècle avant notre ère par des colonisateurs grecs ; Anhialo signifie « la ville du sel ». Pendant sa longue histoire, la ville avait provoqué plus d'une fois les tentations des Bulgares qui s'établirent sur ces terres durant le 7^e siècle de notre ère.

Ainsi pendant toute l'existence de l'État bulgare et jusqu'à la fin du XIV^e siècle, la Bulgarie fut toujours en guerre contre Byzance ; plus tard, après son occupation par l'Empire ottoman, la ville de Pomorié subit les mêmes épreuves que tous les pays de la région. Naturellement, la volonté la plus forte de posséder cette région était justifiée surtout par la production du sel marin – une activité très lucrative sur le plan économique, hier comme aujourd'hui.

Déjà à l'époque, la population locale s'était de très bonne heure spécialisée dans la production du sel marin : sur des surfaces limitées appelées « casseroles du sel » elle stockait la lagune de l'eau salée de la mer qu'elle exposait à la chaleur du soleil ; après un certain temps elle transférait ce qui restait comme concentré salé dans des carrés de sable entourés de planches, toujours sur un fond de sable où le soleil provoquait l'évaporation totale ; pour ne garder en définitive que le sel obtenu conservé enfin dans des dépôts aménagés à cet effet. Tout dernièrement, depuis cinquante ans environ on utilise également les autres résidus obtenus à la suite de l'évaporation : la boue très précieuse en médecine, la louga et certaines algues résultant de la forte concentration de sel dans l'eau marine.

D'après les nombreuses archives du Moyen Âge nous apprenons aujourd'hui que le sel de Pomorié représentait une tranche importante de l'économie des États à l'époque. Plusieurs explorateurs occidentaux signalent au cours des XVII^e-XIX^e siècles la production du sel marin de Pomorié⁽²⁾. Un autre document prouvant l'importance du sel de cette ville représente la déci-

sion du Grand vizir de l'Empire ottoman d'assurer une somme importante d'argent afin de restaurer la production du sel qui avait été interrompue et qui avait subi de graves dommages à la suite de la guerre russo-turque de 1828-1829⁽³⁾. Plus tard, après la Libération de la Bulgarie cette activité avait continué, toujours au même rythme. Et même les habitants locaux les plus âgés se rappellent aujourd'hui que pendant la Deuxième guerre mondiale les hommes occupés à produire le sel n'avaient pas été mobilisés, afin de pouvoir continuer leurs activités - preuve de l'importance du sel pour l'économie du pays.

Pourtant, au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle la situation avait changé radicalement. Le sel restait un élément important pour la conservation de la nourriture, or il n'était plus le seul. Le tourisme sur la mer Noire prenait un nouvel élan, la production du sel attirait de nouveaux touristes. Les curieux s'intéressaient maintenant à tous les procédés et à toutes les étapes de cette activité : la production du sel d'abord, la boue utilisée en médecine ainsi qu'au tourisme spécial réservé à une classe privilégiée.

Voici brièvement les produits utilisés par le tourisme médical comme par celui réservé à une classe aisée qui visite le lac salé de Pomorié.

La saumure représente le produit final de la production du sel obtenu, après l'évaporation de l'eau et la cristallisation du sel. Elle reste sur la couche salée, sous forme de liquide épais rappelant le beurre d'une couleur brun-jaunâtre. Dans ce dépôt sont concentrés plusieurs éléments minéraux : magnésium, calcium, natrium, brome, chlore, sulfates, hydrocarbonates, microéléments, ainsi que des substances organiques. Tous ils ont un effet utile fort complexe sur l'organisme humain, traitant avec succès les maladies de la force motrice du corps, du système nerveux, différentes formes d'inflammation, etc.

La boue médicale obtenue ici est un autre élément qui agit sur la santé. C'est une substance unique et épaisse, une masse plastique à la couleur noire et à l'arôme d'hydrogène sulfuré. Elle a un effet incroyablement utile sur le corps humain par ses qualités physiques, chimiques et thermiques. La boue médicale agit favorablement sur la circulation du sang, elle réactive le processus d'échange entre les cellules, et stimule efficacement les fonctions des glandes endocriniennes.

À l'heure actuelle, on connaît très peu encore les effets bénéfiques des algues rouges et brunes du lac de Pomorié qui sont parmi les plus anciennes sur notre planète. Ces dernières poussent et se développent dans une grande profondeur de l'eau. On a déjà constaté qu'elles possédaient des qualités étonnantes, du fait de leur composition de très grand nombre de minéraux et de microéléments, des vitamines et des sucres et pigments fort utiles. Ces derniers agissent favorablement sur l'organisme de l'homme en le débarrassant de ses toxines, elles renforcent l'optimisme et favorisent la cicatrisation des plaies, en rendant par la même occasion la peau du corps fraîche et lisse.



L'UNE DES ÉTAPES DE LA PRODUCTION DU SEL

Ces composants du sel font déjà partie dans presque tous les traitements pratiqués dans plusieurs établissements médicaux et des hôtels réservés à la classe aisée, aussi bien à Pomorié que dans d'autres villes de la mer Noire bulgare. Tout dernièrement, les produits et les traitements pratiqués ici ont commencé à être utilisés dans d'autres hôtels de classe, ailleurs dans le pays.

Le grand intérêt pour le tourisme du sel provoqué parmi la clientèle privilégiée et médicale a renforcé l'étude sur toutes les possibilités du sel, en suscitant de nouvelles études et recherches. Il n'y a pas si longtemps, l'Institut de chimie générale et inorganique auprès de l'Académie des sciences bulgare ainsi que le Laboratoire pratique des systèmes salés et des ressources naturelles ont entrepris l'étude, l'extrait et l'emploi dans la prophylactique et la thérapie des produits bio-médicaux et bio-cosmétiques qui possèdent le puissant effet du sel marin de Pomorié. On propose en plus sur le marché plusieurs crèmes pour le visage et pour le corps, des masques de boue et des produits pour la baignoire, des shampoings et des crèmes pour les cheveux, des serviettes humides pour faire des massages et des compresses.

Dans les temps modernes, les soins médicaux sont devenus plus abordables, la médecine dispose d'incroyables moyens pharmaceutiques très efficaces, les médecins utilisent des techniques perfectionnées qui permettent de sauver un grand nombre de vies humaines. On assiste pourtant comme dans une espèce de retour en arrière, vers ce qu'on appelait autrefois la médecine populaire. Et on suppose que ce phénomène va continuer dans les années à venir. Le sociologue français Gilles Lipovetsky tire la conclusion que l'homme d'aujourd'hui ressemble à une pharmacie mobile toujours en mouvement qui rend ainsi grâce à Hygie, la déesse de la santé(4). Ce qui nous donne le droit de nous poser la question : Pourquoi ? L'homme

d'aujourd'hui est-il plus malade que celui d'hier ?...

Dans les sociétés avancées bâties sur le principe de la concurrence globale, il est très important de savoir gérer « le capital de son corps ». D'autant que ces sociétés se signalent aujourd'hui par des populations de plus en plus vieillissantes. Ce qui, ajouté au pouvoir matériel sensiblement augmenté, nous amène au culte de la jeunesse. Une grande partie des touristes d'aujourd'hui ne rêve que de prolonger sa vie, le plus longtemps possible. Pour cette raison les touristes en question deviennent attentifs à « l'hygiène de la vie » et à la prolongation de leur existence active.

Il en résulte ainsi que les processus de globalisation du tourisme contemporain trouvent leur « port salé » dans une petite ville bulgare dont les avantages naturels, exploités intelligemment, attirent le touriste européen de nos jours. La preuve – les habitants de Pomorié sont

conscients de l'importance de leur « sel d'or ». Ainsi en 2002, sur un projet subventionné par l'Union Européenne ils ont ouvert le rare « Musée du sel » qui présente, à l'aide de photos, cartes et films, des maquettes les outils utilisés et les étapes pour la production du sel au cours de toute l'activité de cette branche.

D'autre part, 350 000 euros ont été investis pour la construction d'éléments complémentaires justifiant une meilleure présentation de cette rare activité, si indispensable à l'homme depuis qu'il existe au monde. De cette façon le touriste moderne à la possibilité d'entendre des conférenciers relater l'histoire du sel, de voir des films et de recevoir toutes les informations sur le sujet – depuis les fonds marins jusqu'à l'utilisation du sel dans la vie courante. Rappelons que depuis plusieurs années plus de 11 000 touristes visitent chaque année ce musée pour s'informer sur les procédés de la production du sel.

Les Bulgares ont une expression pour rappeler leur hospitalité : « Nous accueillons nos amis avec du pain et du sel », disent-ils. On comprend mieux alors la grande place que le sel occupe dans leur vie courante en recevant leurs proches et leurs amis.

===

- 1) Resinger Yvette, 2009. *International Tourism: Cultures and Behavior*. Butterth-Heinemann, Oxford.
- 2) Сборник Чужди пътеписи за Балканите, т. 1, 1970, София. Съставител Н. Тодоров.
- 3) Грозданова Е., С. Андреев – Осmano-турски документи за Южното българско Черноморие, 1980, спис. Векове, бр. 6.
- 4) Липовецки Жил, 2009. *Парадоксалното щастие*, София, Изд. Рива. (Gilles Lipovetsky – « Le bonheur paradoxal »).

«L'ÉTAT - C'EST MOI,

PORTRAIT SOCIOLOGIQUE DE BOYKO BORISSOV»,

par le Professeur Krāstu Petkov

Prof. Guéorgui NAYDENOV

Le livre du professeur Krāstu Petkov est une surprise. Pourquoi ?

Parce que nous autres, sociologues bulgares, évitons de faire des *portraits sociologiques* aux hommes politiques d'aujourd'hui – nous avons abandonné cette tâche aux journalistes d'investigation. Or les moyens de recherche de ces derniers sont différents des nôtres. Les journalistes d'investigation ne sont pas en mesure d'ajouter ce qui manque à une étude sociologique approfondie sur la personnalité des hommes politiques actifs permettant de fouiller dans les profondeurs des processus de l'organisme social.

Le livre du professeur Petkov « L'État – c'est moi, Portrait sociologique de Boyko Borissov » répond justement à ce besoin. C'est un pas décisif dans la prise de connaissance par la sociologie d'une nouvelle manière inconnue jusqu'à présent de nous. Je pense également que c'est le deuxième livre du professeur Petkov dans ce genre, après « Le retour du monarque » consacré au retour en Bulgarie de l'ancien roi Siméon II. Incontestablement, le professeur Petkov pourrait être considéré comme un pionnier dans l'imposition de ce genre de recherches en sociologie bulgare.

Ce livre est un événement rare – d'abord par son étude scientifique approfondie présentée dans une langue accessible. Malheureusement, nous autres sociologues donnons souvent l'impression de rôder dans des tours d'ivoire de ce qu'on appelle « la science pure ». Comme si, en dehors de notre cercle étroit l'opinion du lecteur nous était parfaitement étrangère. Or, c'est une profonde erreur ! Nous devons savoir présenter à l'opinion publique nos recherches d'une manière intéressante et facile à comprendre. Et c'est à partir de là que nos travaux auraient l'impact public que chacun de nous rêve en secret d'avoir.

Justement, par l'intérêt qu'il provoque chez le lecteur, par son analyse détaillée et par le sujet choisi, je dirais même par son côté un peu « théâtral », le livre du professeur Petkov est un excellent exemple pour nous tous. Il nous fait voir les riches connaissances théoriques de l'auteur ajoutées à une étude scientifique honnête et à des positions originales présentées dans une langue vivante, imagée et riche. Sans doute, ce livre rehausse-il le prestige de la sociologie face à l'opinion publique, tout en redonnant courage aux auteurs qui travaillent dans cette branche.

Il faut remarquer une chose encore dans ce domaine.

Malheureusement, les politiciens bulgares affirment souvent que nos sociologues sont corrompus et qu'ils se font acheter : point de vue faux et vexant. Les sociologues bulgares sont beaucoup moins corrompus que les politologues, les philosophes et les autres auteurs bulgares. Ce livre est un excellent prétexte pour être fiers du courage et de la responsabilité de nous autres sociologues, il prouve que la sociologie ne courbe pas la tête dans les temps difficiles, il affirme le risque personnel de l'auteur dans ses recherches sur un sujet brûlant.

Il met aussi en avant plusieurs points de dignité, je n'en citerais que quelques-uns :

D'abord, c'est un livre honnête et sincère qui mérite d'être lu avec respect. Il ne contient aucune attaque per-

sonnelle contre le personnage étudié, à savoir l'ancien président du Conseil des ministres bulgare. Bien au contraire, concernant la personnalité de Borissov le professeur n'hésite jamais de souligner ses hautes qualités et ses mérites. Dans ce livre la carrière politique de B. Borissov représente un objet d'étude dans la mesure où l'on peut saisir les profonds processus sociaux à travers la vie politique.

Ensuite, c'est un livre juste. Le professeur Petkov a eu le courage de dire la triste vérité sur la transition du régime communiste vers la société démocratique en Bulgarie. Il fait partie des documents les plus importants de notre époque. À la fois actuel et suivant les questions brûlantes des événements, d'un autre côté honnête, par son objectivité et par sa vérité scientifique ; un document de notre époque. Je suis persuadé que, dans quelques décennies les chercheurs écrivant sur la transition se serviront de ses riches informations et de ses analyses.

En troisième lieu, ce livre est le fruit d'un long travail de chercheur. Son honnêteté scientifique est évidente, elle est exprimée par la citation d'un grand nombre de faits : documents, recherches et autres éléments, ainsi que par des événements décrits et des conversations, des impressions et des observations personnelles de l'auteur. Ce qui le rend vivant et profondément convaincant.

En quatrième lieu, c'est un livre bienveillant. Sa critique pathétique est adressée sur un ton correct – non seulement sur le premier ministre Borissov, mais aussi sur son vice-premier ministre et ministre des Finances Siméon Diankov, qui est peut-être le ministre le plus haï. Contre eux, l'auteur ne manifeste aucun parti pris, ni la moindre attitude négative. Il n'hésite jamais, après ses critiques sur la politique économique, de rappeler les points positifs et les efforts des personnages étudiés.

Enfin, en cinquième lieu il faut souligner un nouveau fait dans la science bulgare : l'apparition de tendances sur la formation des régimes autoritaires dans le camp post-communiste européen. Je trouve intéressantes les études du professeur sur les régimes personnels en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie. Il reste beaucoup à faire dans ce domaine.

Bien entendu, comme toujours le lecteur peut ne pas être d'accord avec certains points de vue. Personnellement, je doute sur l'emploi de quelques termes concernant le règne des politiques dites néolibérales dans le monde d'aujourd'hui. Car le livre donne l'impression que si l'on s'était servi d'une autre politique, par exemple de celle d'un nouveau Keynes, le développement social aurait été meilleur. Ce qui n'est pas vrai. La destruction des relations institutionnelles entre le travail et le capital est sans doute du « néolibéralisme », or c'est le résultat des tendances générales dans le capitalisme contemporain – par exemple, de l'étatisation des risques et des dépenses et de la privatisation des rentrées d'impôts à travers les « services sociaux ». Je doute qu'on puisse qualifier cette politique de « néolibérale ».

Ce léger désaccord ne diminue en rien mon respect pour le professeur ni l'intérêt que je porte à son livre. J'espère qu'il sera lu par mes confrères sociologues et par un large public qui s'intéresse à ces problèmes.

« TOUTE MA VIE, J'ATTENDS L'AVENIR »

Guéorgui N. NIKOLOV

Le nouveau livre de Guéorgui Konstantinov intitulé « Émotion à Constantinople » nous offre la présentation d'une pensée poétique qui guette et qui cherche. Par son œuvre le poète réaffirme qu'il reste toujours loin du provisoire et du quotidien, dans le meilleur des cas nous y découvrons une pensée poétique. Le temps et l'espace n'ont pas de limite pour lui – ils visent l'infini, l'esprit de la parole tente à s'intégrer à l'univers. Chacun de nous n'est qu'un chaos limité dans le cadre de la société. Et là, sous la brillance des rayons inconnus nous essayons de définir ce qu'on appelle une « personnalité » :

Je ressemble de plus en plus
à l'homme de Cro-Magnon.
Je tourne le dos au monde. De ma grotte,
je ne veux plus sortir.
À l'aide de pinceaux je dessine
des oiseaux et des animaux,
dans la pierre je crée des dieux,
je bâtis mon monde à moi.
(« **Desseins dans la grotte** »)

Le recueil *Émotion à Constantinople* est un sfumato philosophique répondant à la conception réaliste, il navigue entre l'antiquité sans vie et les bruits de notre temps, en se faufilant parmi les vérités bibliques interprétées par l'homme moderne et les problèmes de la civilisation. « L'univers est un Dieu, j'en fais partie », proclame le poète. Ce qui explique la solitude recherchée dans certaines de ces poésies : c'est l'expression d'une synthèse de la sagesse.

Le personnage lyrique de Konstantinov est un vagabond qui par ses pas délimite le tout et le présent. Ainsi, il exprime l'angoisse ressentie pour son pays dont l'image sur la carte de la nouvelle histoire est devenue floue, il cherche à savoir pourquoi tant de ses compatriotes s'exilent aujourd'hui. Les raisons de la décadence font peur, il est difficile d'en inverser le processus :

Balancée par le vent
dans l'aurore une porte claque,
telle une aile d'oiseau.
Or la maison
de cette colline très basse
ne peut pas s'envoler
avec son aile unique.
Incapable de quitter sa solitude. (« **Une porte** »)

Le livre de Konstantinov est construit en trois parties :

« Voix de la congère », « Mirage ou miracle », « Ironies lyriques ». Dans les deux premières parties nous constatons l'amour pour les contemporains, l'auteur exprime la bonté, il interroge le monde qui se précipite vers la ville moderne exprimant le bruit infernal. Il réunit dans la parole de la poésie le passé et le présent, les souvenirs avec l'espoir de demain ; il est ému par l'hymne intime de l'amour qui jusqu'à présent tenait une grande place dans son œuvre. Le tout se détache par une parfaite maîtrise présentée en moyens pastoraux modestes, alors que dans les *Ironies lyriques* se manifestent les points négatifs dont nous sommes victimes : les divisions politiques, la mise sur écoute, la pauvreté, la chute des valeurs humaines, la dépendance de l'homme des moyens de communication modernes. Il n'oublie pas, non plus, le rôle du créateur dans les jeux de nos passions de tous les jours. Où, dans le monde énigmatique un grand nombre d'hommes recherchent leur juste place - en respectant la morale et l'éthique, ou sur le dos de ceux qui se présentent comme leurs maîtres :

Le poète
dans une fière solitude mène ses combats
contre le mensonge et la trivialité.
Il n'y a que notre jalousie
qui peut le guérir
de son sentiment de solitude. (« **Amère utilité** »)

Le nouveau recueil de poésies de Konstantinov représente une suite et un complément de tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour. Dans ces pages nous trouvons la sagesse du monde et la volonté de l'auteur de l'exprimer. Et cette volonté n'est pas due au hasard – le poète a beaucoup voyagé, les impressions accumulées lui rendent maintenant un grand service.

Ce livre fait de nous des voyageurs de bonne volonté, après le temps des années passées. Lorsque nous l'avons lu, nous devenons plus accommodants et plus faciles à discuter, assagis. Les pages lues nous réconcilient avec la réalité, elles nous rappellent que l'homme peut être le frère de tous les hommes. C'est la couronne des efforts de tout auteur qui veut rendre meilleur le monde, un tant soit peu.

Avec la publication de son dernier livre, Konstantinov a gagné une autre couronne.



GUERRES RUSSO-TURQUES - LA GUERRE DE 1806-1812

Dr Sacha VLASSAKOVA

V

La guerre de 1806-1812

Alexandre I, né à Saint-Petersbourg en 1777 et fils de Paul I et d'Élisabeth II est retiré à son père pour être confié et formé par sa grand-mère qui voulait faire de ses petits-enfants des souverains élevés ; plus tard Alexandre assimila vite les idées des Lumières françaises, en faisant un grand nombre de réformes sur le plan de la politique intérieure. En 1801, il forme un „Comité intime“ en réunissant autour de lui des amis et des jeunes pour préparer et effectuer les réformes indispensables au pays. En janvier 1804, le prince Czartoryski est nommé ministre des Affaires étrangères, il présente un mémorandum sur la politique qu'il estime que la Russie doit adopter. Ses grandes lignes sont les suivantes : 1) Instauration d'une paix durable en Europe, 2) Progrès de la civilisation chez les peuples retardataires, redécoupage des frontières en tenant compte des nationalités et des barrières naturelles, 3) Création d'institutions libérales et d'un pouvoir représentatif.

L'avenir de la Russie commande à Alexandre d'assimiler son immense territoire et les peuples qui y vivent, sur le plan extérieur la Russie doit mener une politique active avec des mesures concrètes en faveur de la libération des peuples balkaniques afin de les placer sous le protectorat russe. L'auteur du mémorandum pense que l'Empire ottoman est à l'état d'agonie, et cette situation commande d'empêcher toute puissance européenne de s'emparer de son héritage, surtout ne pas laisser s'échapper les Détroits. L'objectif de la Russie est d'instaurer un État grec et d'assurer la protection des peuples balkaniques. À plus long terme on envisage la création d'une Union des Slaves vivant dans les terres sous les Turques et de l'Autriche, ainsi que la création d'une grande Croatie indépendante.

La huitième guerre russo-turque se déroule entre 1806 et 1812, suite à la révolte des Serbes du 14 février 1804 lorsque trois cents chefs locaux prêtent serment près de Topola pour lutter jusqu'à la mort contre la Turquie. Ils choisissent pour chef Karageorges, or les chefs locaux sont vite éliminés. Les insurgés cherchent d'abord l'aide de l'Autriche, déçus ils se tournent vers la Russie en y envoyant une délégation. Alexandre accorde une aide financière et la promesse d'un appui diplomatique. Et en dépit du mince soutien, la révolte des Serbes prend de l'ampleur. La France tente de se rapprocher de Constantinople, et à la suite du Traité de Presbourg la Russie change de position. Paris gagne quelques provinces sur l'Adriatique, et les positions françaises dans les Balkans modifient l'équilibre diplomatique.

Il est évident que pour conserver ses positions dans cette région, la France doit avoir l'appui de l'Empire ottoman. Napoléon envoie à Constantinople Horace Sébastiani qui obtient le renvoi des hospodars de la Moldavie et de la Valachie, trop accommodants envers le tsar. Fort de ce nouveau soutien, le sultan réaffirme sa souveraineté sur les îles Yoniennes et ferme les Détroits aux navires militaires. Alexandre I réagit en ordonnant l'inva-

sion des principautés danubiennes, si bien que le sultan déclare la guerre à la Russie en novembre 1806.

En guerre contre la France, la Russie peut compter sur l'appui de ses alliés. Dès janvier 1807, une flotte britannique force les Détroits et menace Constantinople dont le général Sébastiani, aidés par des techniciens, avait renforcé la défense. La flotte britannique est obligée de faire demi-tour, une autre expédition est envoyée contre Alexandrie qui est occupée ; or les Britanniques échouent en Égypte. L'armée russe fait la jonction avec les troupes serbes près de Vidine. Sous prétexte de protéger les Slaves, les Russes cherchent à mettre la main sur cette région des Balkans. Et les Ottomans réagissent par une triple offensive – dans les îles Yoniennes, à Vidine et en Valachie.

La paix de Tilsit signée en 1807 entre Napoléon et Alexandre met un terme à ce conflit, même si les deux empereurs ont en vue de se partager l'Empire ottoman. Dans l'immédiat, Napoléon ne demande que le retrait des troupes russes des Balkans, les îles Yoniennes échouent ainsi aux Français. L'armistice est signé en juillet 1807, la Russie doit évacuer les principautés danubiennes, le passage des Détroits lui est accordé pour ramener sa flotte. Personne ne parle des Serbes qui sont sacrifiés au bénéfice des intérêts des grandes puissances. Pourtant la Russie ne respecte pas le traité, elle continue à occuper les principautés danubiennes. La situation des Serbes devient très difficile, et des divisions s'ensuivent : les uns veulent continuer à croire en Russie, les autres penchent pour un soutien autrichien. Et toutes ces divisions et les appétits des grands rallument en mars 1809 la guerre entre l'Empire ottoman et la Russie.

Les Serbes ne désarment pas. Karageorges s'entend avec la Russie sur de nouveaux combats contre la Turquie. Les Serbes lancent alors deux offensives sur le Sandjac de Novi Pazar afin d'établir une liaison avec les insurgés monténégrins, ainsi que sur Nis ; cette dernière offensive échoue. Les Turcs contre-attaquent et menacent Belgrade. Les Serbes demandent l'aide de Napoléon en promettant de lui accorder le titre de protecteur ; en vain. En mai 1812 est signé le traité de Bucarest entre la Russie et l'Empire ottoman mettant fin à la guerre. Les Russes évacuent les principautés, en conservant juste la Bessarabie. Les Serbes doivent détruire leurs fortifications et accepter la souveraineté ottomane, en échange de quoi on leur promet une amnistie générale. Ils n'acceptent pas l'abandon des Russes, et la révolte se poursuit jusqu'en 1813.

En 1815, Miloch Obrenovitch est choisi comme prince de la Serbie, mais l'autonomie complète des Serbes n'est accordée qu'en 1829 par le traité d'Adriople. Miloch Obrenovitch a le titre de souverain héréditaire, les Serbes payent un tribut annuel. L'accord de 1815 constitue par conséquent une étape importante sur le chemin du démembrement de l'Empire ottoman.

DIRIGEABLE AU-DESSUS DU KENYA

Vesselina NIKOLAEVA (Canada)

La leçon d'anglais commence. Dans ce groupe sont réunis des Indiens, des Pakistanais, des Chinois, deux personnes du Salvador et deux de la Tanzanie, un médecin d'Israël, une infirmière d'Ukraine, une beauté d'Afghanistan, une autre du Sri Lanka. Ils sont d'âges différents, mais une atmosphère amicale s'est créée entre eux et les quatre enseignants venant de Saint-Petersburg, de Bulgarie, de Croatie et de Tsaribrod. Cette dernière, je peux à juste titre l'appeler une cousine ou même une sœur, compte tenu de l'histoire de nos pays.

Notre enseignante d'aujourd'hui est l'indienne Oliv. Dès qu'elle entra dans la classe, elle écrivit au tableau noir en grandes lettres: « Dirigeable au-dessus du Kenya ». Puis, elle nous raconta une histoire sur les Massaï, peuple du sud du Kenya et du nord de la Tanzanie. Ils s'étaient procurés un dirigeable de 27 mètres pour les touristes: « Regardez notre belle nature, faites aussi connaissance avec nos animaux sauvages. Tout est intéressant, mais il faut toujours de la prudence; c'est pour cela qu'il vaut mieux les regarder d'en haut ». Ensuite, elle fixa notre attention sur Hambourg, Oxford, Buenos Aires et la Nouvelle Zélande. À la fin, elle nous donna pour exercice à la maison d'écrire sur notre pays d'origine dans les huit lignes, restées vides sous l'image du Kenya. « Nous sommes réunis dans une bonne classe et il est bien de connaître les pays d'où vous venez ».

La leçon terminée, je me suis rendue compte que je ne pouvais pas raconter ce que représente ma patrie, non seulement en 8, en 80, mais même pas en 800 lignes. Bien sûr, j'écrirai quelque chose, mais cela ne peut pas rendre l'image de mon pays. La nature de mon pays est magnifique, variée et indescriptible avec ses multiples formes. Notre histoire est riche, ancienne avec des ascensions et des décadences. Le peuple – talentueux, travailleur, cordial, humain. Il respecte le travail et l'éducation. Le Bulgare ne piétine jamais le pain et les livres; il porte un cœur bienveillant sur tout. J'ai vu un tailleur de pierre qui creusait et arrondissait avec de grands efforts un caniveau dans le marbre du monument sur lequel il travaillait, afin qu'il y ait de l'eau pour les oiseaux après une pluie. Chez nous, chaque fête est célébrée avec une bénédiction, un bon mot, des cadeaux et une tournée de bonnes boissons. Les étrangers nous connaissent et, les jours fériés, ils nous rendent visite pour observer ensemble les traditions bulgares. Ils aiment faire trois fois le tour de l'église à la veille de Pâques avec des bougies allumées et à trinquer ensuite avec des œufs rouges – une tradition pascale. De vrais œufs, pas vides, comme les leurs de chocolat.

Mon dirigeable vole au-dessus de montagnes, de pâturages et de jardins de roses. Quand le vent est plus fort, il se dirige vers le sud et on sent l'arôme des feuilles de tabac, on entend le son de la cornemuse – prolongé et triste. Dans les temps anciens, on offrait en Bulgarie une gerbe d'épis de blé pour signifier ses vœux de

bonne récolte. La grand-mère les montre aux enfants et leur dit: « On aperçoit très facilement les épis vides dans les champs, ils sont tous droits et dressés à la verticale; ceux qui sont pleins de grains de blé sont lourds et courbés. C'est pareil avec l'homme: celui qui est sot fait l'important et se dresse de toute sa taille tandis que le sage se courbe modestement. Les mots du sot sonnent fort comme dans un tonneau vide; le sage parle bas, sans bruit, comme dans un tonneau plein ».

Nous voilà au-dessus de Sofia, notre capitale blottie contre le Vitocha. Les Sofiates regardent la montagne pour connaître le temps qu'il fera. Quand ils y vont, leurs randonnées les mènent soit vers la chute d'eau de Boyana, soit vers les refuges ou les Ponts Dorés, ils prennent le télésiège ou bien ils montent à pied vers les pics, ils s'épuisent à atteindre le sommet de Cherni Vrah pour en rapporter une fleur d'edelweiss à leur bien-aimée; au retour, ils reprennent des forces chez Baï Krastyou avec la soupe aux haricots secs et aux 22 herbes aromatiques. Vitocha est superbe avec son manteau blanc en hiver, puis la montagne se radoucit au printemps. Rila et Pirin, les deux montagnes de type alpin, nous regardent de pas si loin et nous attirent avec le souvenir de leurs merveilleux lacs à l'eau cristalline.

Nos fruits se sont mis d'accord pour se répartir le territoire. Dans la région de Silistra, on trouve des abricots énormes, sucrés; l'arôme de lavande, de menthe et d'absinthe se répand dans les champs. Autour de Kustendil se trouvent les meilleures variétés de pommes, à Troyan – les prunes bleues. Les coings juteux abondent sur les rives de la rivière Iskar, ainsi qu'à Souhindol et à Pavlikéné. On remplit les bouteilles avec du muscat blanc à Karlovo et avec du rouge à Melnik; venez à Sandanski pour les déguster avec d'excellentes cacahuètes. Boire du vin qu'on a laissé à l'automne se reposer avec des plantes médicinales est bon pour certaines affections. Si vous décidez de vous reposer à Berkovitsa, ramenez des châtaignes. Avez-vous senti l'arôme de leurs fraises? La route vers les plantations de cerisiers va vous mener à une merveille de la nature – les rochers de Belogradtchik. Cueillez griottes, framboises et mûres, bonnes pour la santé, en particulier pour soigner les maux de gorge et les angines.

Notre dirigeable part à l'est vers la mer Noire. Nous pouvons profiter des plages et de la nage et lui demander: « Dis-moi, qu'est-ce que l'homme et pourquoi est-il né? Quelle est son dessein ultime – les batailles de la vie ou la vie au-delà des batailles? » - « C'est un secret, un secret », chuchote à peine la mer. Par moments seulement, car elle ne répond pas à chaque personne. En revanche, chacun peut en ramener de juteuses figues et de belles amandes, comme il va garder intact le souvenir des soirées enchanteresses, des danses folkloriques, des multiples concerts et divertissements. Baltchik, Kaliakra, Kavarna et Touzlata, Varna, les rives sud de la mer Noire, le fleuve Ropotamo et ses nénuphars, la rivière de Rezovo et ses imposants rochers noirs et encore beaucoup d'autres beaux endroits qui ne sont

qu'une partie de notre pays. L'arôme et le goût exceptionnel de nos fruits proviennent de la terre, du climat et du zèle du cultivateur. Il en est de même de nos légumes. Le miel s'identifie avec son environnement – de montagne, de la plaine; du miel de pin, de tilleul, d'acacia, du miel-bouquet. Ne partez pas sans prendre de nos plantes médicinales. Nous savons comment et quand les cueillir et les garder, s'en occuper est presque un rituel sacré comme si elles nous sont données de Dieu. Après la pluie, apparaissent les escargots – c'est un bon médicament contre les douleurs d'estomac. On peut emprunter encore bien d'autres itinéraires, mais le temps des vendanges est arrivé; c'est très gai: on remplit les cuves avec de grandes grappes aromatiques. C'est l'occasion de rencontres agréables avec des amis, on fait le vin, quelqu'un commence à chanter, le feu crépite et on grille les tranches de pastarma. Après le vin c'est le tour de l'eau de vie. On la distille pendant la nuit en mesurant à plusieurs reprises le degré d'alcool et en la goûtant pour s'assurer qu'elle soit bonne. Pour ne pas s'enivrer, le distillateur garde à ses côtés un bon flacon d'eau. Je n'ai plus de place pour vous raconter nos innombrables sources d'eaux minérales, de cures thermales, de bains de boue, je veux vous emmener à nos marais salants. Ensuite, on ira voir les monastères et les églises – ils sont nombreux, chacun a son histoire, ses donateurs, ses tenants du christianisme ainsi que ses combattants pour l'indépendance de l'Église bulgare. Entrez dans des maisons-musées de Plovdiv, Panaguirichté ou Koprivchtitsa. Là, vous verrez ce qu'est la ménagère bulgare. Le peuple dit à son adresse: elle a les mains intelligentes. Donnez de la terre au Bulgare, vous obtiendrez l'abondance et la richesse. Donnez-lui de l'argent, il commencera à bâtir avec ardeur de belles maisons solides et confortables et des ponts. D'un caillou il fera un bijou. S'il égorgeait un porc avant Noël, il en préparerait une dizaine de frian-

dises dont il mettra de côté une bonne partie pour le reste de l'hiver. En automne, l'arôme d'appétissantes poivrades se répand un peu partout et toutes sortes de légumes sont conservés dans la marinade. Nos vins sont appréciés par les connaisseurs. C'est ainsi quand on se consacre à fond à son travail. Certains disent que nous sommes bons, d'autres – juste le contraire, que nos succès sont dus à la grisaille et aux difficultés qui nous entourent. Tel Sisyphé, ensemble nous faisons rouler le rocher jusqu'en haut de la colline, sans arriver à le retenir; il tombe et tombe, il tombe avec fracas et les gens sont écrasés. Comment trouver l'astuce pour le retenir? La vieille femme Velika disait: « La chance, on doit se la créer soi-même, en aimant les autres. L'espoir est une chimère qui ne nous fait perdre que notre temps! ». C'est un mauvais compagnon de route qu'il faut stigmatiser. J'ai besoin d'un grand nombre de lignes, Oliv, pour raconter ce que nous avons été, ce que nous faisons maintenant et ce que nous voulons devenir, parce qu'on le mérite. Excuse-moi, je n'ai pas pu m'acquitter bien du devoir que tu nous as donné. Je me réjouis que ma compatriote l'ait réussi. Elle a écrit: « La Bulgarie est un morceau du paradis. Cyril et Méthode créèrent notre alphabet. Dans le monastère de Zographe se trouve l'original de l'Histoire de Païssi. Sans avoir fréquenté les universités, Kolyou Fitcheto bâtit des ponts, un exploit qui peut se comparer, pour l'époque, à la tour Eiffel. Sans être contraint, l'instituteur bulgare enseignait aux enfants l'alphabet tandis que dans la chambre voisine sa femme préparait la bouillie de polenta dans une grande marmite pour les orphelins des combattants pour notre liberté ». Les enfants dessinent bien leurs rêves. L'enfant de mon amie était en Bulgarie pendant les vacances d'été et il lui a écrit qu'ils avaient fait une grande erreur de quitter leur patrie.

(Traduit du bulgare par Dimitrina Aslanian)



POÉSIES

ERIC KARAILIEV

SOUS LE CHAPITEAU

Que les gens viennent en masse à la séance
Les clowns s'y démènent les méninges
Pour vendre leur pacotille en monnaie de singe
Blancs comme le linge, le nez rouge en effervescence
C'est pour bientôt l'impressionnante séance.

Les coqs et les poules, les chiens et les chats
Les porcs et les poulets tous sont déjà prêts
Les chevaux hennissent, les éléphants barrissent
Le lion rugit à vous faire peur, novices !

TEMPLE

(À Pejo K. Yavorov)

La Cathédrale s'allume alors !
Car il n'y a point de mal, souffrance ou vie.
Hors de ton cœur – autel
Où la cendre gît
De toutes les vérités – mensonges.

Car il n'y point d'esprit et point d'objet
Hors de ta poitrine – four ardent
De la flamme vivante de l'univers,
Temple de l'univers entier.

(Nouveau recueil de poésies : « *l'Arène des zones urbaines* », Éditions „La Coutellerie“, Paris 2013)

IRINA ALEXANDROVA

LE PHOTOGRAPHE DE LA PLAGE

Vous êtes couchés sur le sable
rougis par le soleil et les grains de sable.
Près des vagues criardes
je mets fin aux instants d'or-bleu...
Pour la millième fois
Je crie encore : « Photo ! Photo ! »

Tels quels penchés sur vous-mêmes,
tels que vous êtes tous nus
dans vos rêves d'amour éternel
au milieu des signes oubliés et d'avenir...
Mon appareil plie son œil :
« Photo ! Photo ! »

Maladroits, justes ou fautifs,
enchantés, amoureux ou fous.
Pensifs, nés pour être nés
sur ma pellicule je fixe vos moments.
Éternité bloquée -
mot d'ordre de mon travail :
« Photo ! Photo ! »

Quand je finis le dernier cadre,
le m'en vais. Instant de lumière.
Image pour une annonce de mort,
l'appareil fera son travail.
Dernière note... «Photo ! Photo ! »

(Almanach « *Espoirs de la gouttière* », Sofia 2000)

MARIANA KIROVA

LA FLEUR FANÉE

Ne pleurez pas la fleur fanée,
soyez jaloux d'elle – elle a fleuri avec joie !
Et mémorisa les élans tremblants
du soleil,
brille maintenant la lune dans son visage.

Folle à perdre haleine,
elle prit bains des pluies, chanta les étoiles.
Ses chants ne sont pas pour l'église,
c'est un cadeau de la vie -
elle a jauni d'amour.

QUE TU SOIS !

Ce n'est pas de ta faute si je t'ai imaginé
comme un vrai être vivant.
Ce n'est pas de ta faute que je me consume
dans le feu de mon imagination.

Or tu devais être toi -
un sauveur
devant tant de portes enfoncées
des tanières sombres de mon âme.
Que tu sois -
rêves ressuscités
de ma première enfance ressentie.
Que tu sois -
lorsqu'au cours de l'été pluvieux et noir
les ailes des oiseaux se glacent,
lorsque je te prie
dans les chants d'automne des champs noirs
que le coucher du soleil disparaît
dans mon regard.

(« *La vagabonde* », Sofia 2004)

KRĀSTYO STANICHEV

PETITE LUMIÈRE

Dans les ténèbres – petite lumière, elle bouge aussi.
Petit bonhomme, où vas tu
chargé de tes soucis éteints ?
La nuit te ramènera auprès de nouveaux soucis.
À toi s'adresse mon cœur.
Relie le fil coupé.
Viens ici, dans ma maison du village,
ajoute tes soucis aux miens !

LA PEUR PARFOIS

Tel un chasseur patient, notre raison
dans sa cachette des vigilants buissons
attend que les mots se manifestent
chassés par une inspiration de combat.
Hélas, le gibier avait senti
le danger qui le commande.
Par le sentier de sa peur il marche.
Parfois la peur est de survivre.

(Понтийски елегии, 2003)

NOUVELLES DE BULGARIE

Le vol de “l’Histoire” de Païssi dans le monastère bulgare du Mont Athos - À vrai dire, Il ne s’agit pas d’un simple vol mais d’une adroite substitution du manuscrit original remplacé par une copie identique préparée avec soing par les services secrets au temps du régime communiste.

Le journaliste d’investigation bien connu Hristo Hristov a passé de longs mois à fouiller dans les dossiers et les archives de la Commission des dossiers pour écrire ce livre d’un très grand intérêt. Sous le titre de “Marathon”, le livre se lit comme un vrai roman policier. Mais qui, hélas, n’est pas un roman policier et qui nous ramène à la triste réalité du temps du communisme.

Mais pourquoi le nom de “Marathon” pour cette opération ?, se demanderaient les curieux. Parce que les communistes aimaient coller un nom à chacune des missions qu’ils confiaient à leurs agents. Vous penseriez sans doute que “Marathon” était trop prétentieux pour un simple vol ou substitution, et vous aurez raison. En effet, cette opération n’a rien à voir avec la grande victoire de Mithradate en Grèce au cours de la première guerre médique contre les Perses, victoire qui nous a laissé le nom de Marathon. Or les agents communistes et leurs maîtres tenaient toujours à prendre des attitudes héroïques, même pour les opérations les plus banales.

La substitution se passa de la façon suivante. Trois agents des Services secrets qui étaient officiellement diplomates en Grèce et qui portaient des pseudonymes – Ivan Guenev, vice-consul à Salonique, Ventsislav Agaïn, premier secrétaire à l’Ambassade d’Athènes et Dinko Pehlivanov, conseiller de l’ambassadeur, se présentent le 16 décembre 1985 au monastère bulgare “Saint Georges Sographe” dans le Mont Athos et demandent à voir l’original de l’Histoire de Païssi. Pour amadouer les moines, ils annoncent qu’ils leur apportent des cadeaux à l’occasion de la fête de Saint-Nicolas (d’après le calendrier orthodoxe).

Sans trop se presser et en bavardant, les visiteurs expriment enfin le désir de se rendre à la bibliothèque pour voir le manuscrit de la célèbre “Histoire Slavo-bulgare” que le moine Païssi finit d’écrire en 1762 dans ce monastère (c’était le but de leur mission).

Voici comment est décrite la substitution du manuscrit par l’un des agents qui était officier des Services :

“L’échange des deux “livres” (c’est-à-dire, la substitution) se fit difficilement, mais le père Pahomi, le bibliothécaire, n’a rien remarqué. Grâce à la vivacité d’esprit de nous trois qui avons détourné son attention.”

Il faut dire que le coup était bien préparé. Les agents apportaient une boîte spéciale auto-colante fermée qui officiellement avait pour mission d’isoler le manuscrit de toute tentative du lecteur de le toucher à la main. C’était ce qu’ils avaient dit au bibliothécaire une fois le vol commis. Mais avant, sous un prétexte futile, ils arrivent à l’éloigner de la salle, pendant ce temps ils subtilisent le

manuscrit original en mettant à sa place dans la boîte la copie préparée à l’avance. Lorsque le bibliothécaire revient dans la salle, ils montrent la boîte en disant : « Vous voyez, maintenant personne ne peut plus toucher le livre et le salir ».

Les agents étaient malgré tout inquiets en emportant ce manuscrit unique. Car ils risquaient de subir le contrôle au port. Et comme ils savaient qu’on contrôlait surtout les valises et les serviettes et non les hommes, ils changent leur plan : au lieu de glisser le manuscrit dans le double-fond d’une serviette comme il était prévu, l’un des agents qui était maigrichon le glisse sous son pull-over. Sans trop se faire remarquer, ils arrivent à passer le contrôle.

De là, le manuscrit est d’abord confié au consulat de Salonique qui de son côté l’envoie en courrier diplomatique à l’ambassade bulgare d’Athènes ; cette dernière, toujours en courrier diplomatique l’expédie à Sofia.

Naturellement, comme il convenait tout était prévu d’avance : si l’opération échouait, les agents devaient porter personnellement la responsabilité du vol, ne jamais mettre en cause les chefs qui leur avaient donné l’ordre de l’opération.

La Bulgarie à l’honneur de la presse française. - Ces derniers temps, la presse française est revenue de nouveau sur la situation en Bulgarie comme sur d’autres problèmes concernant le pays. Sous le titre “Scandale au Parti socialiste européen”, l’hebdomadaire français “Le nouvel Observateur” (26 septembre – 2 octobre 2013) rappelle, que les socialistes bulgares, (c’est-à-dire les anciens communistes) n’ont jamais reconnu leurs crimes et n’ont pas demandé pardon aux Bulgares pour leurs crimes commis durant quarante-cinq ans.

Mais il y a autre chose aussi...

« Embarras chez les socialistes bulgares, écrit plus loin le journal. Des organisations de la société bulgare exigent dans une lettre – dont « Le Nouvel Observateur a obtenu copie -, que Sergueï Stanichev, le président du parti socialiste européen (PSE), soit démis de ses fonctions, voire exclu de cette formation censée rassembler les sociaux-démocrates de l’Union européenne. Jean-Christophe Cambadélis, vice-président du PSE qui a reçu la missive, en est resté interloqué. La raison de cette demande ? Non seulement le Parti socialiste bulgare (ex-communiste), qui est également présidé par Stanichev, n’a jamais dénoncé le totalitarisme et revendique même son héritage stalinien, mais, aujourd’hui, il s’est allié pour conserver le pouvoir à Ataka, un parti fascisant, ouvertement raciste et antisémite. Cette alliance a provoqué une vague de manifestations d’indignation qui recouvrent le pays depuis plus de cent jours. L’organisation à l’origine de la lettre s’appelle Initiative citoyenne-Krastyo Pastouhov, du nom du leader social-démocrate bulgare assassiné en prison en 1949 par les communistes, ancêtres des “socialistes” bulgares. »